JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

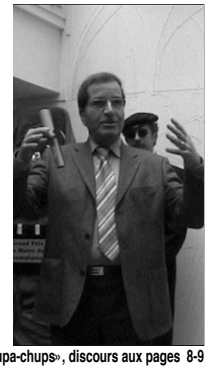
116

17 février 2007
paraît cinq à six fois par an
vingtième année

«Je ne lis jamais un livre dont je dois écrire la critique; on se laisse tellement influencer.» (Oscar Wilde)

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1018 Lausanne 18
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Corinne Bolle
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
Alain Freudiger
Adrien Guignard
Iris Jaquet Jensen
Oncle Maggi
Jean-Jacques Marmier
Gil Meyer
Henry Meyer
Line Naphta
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Monique Théraulaz

Grand Prix du Maire de Champgnac 2006



Liliane Maury Pasquier, Champignac d'Or, Eric Voruz,mention «Chupa-chups», discours aux pages 8-9

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2006

Liliane Maury Pasquier, conseillère nationale	**14**	**Champignac d'Or**
Agence SI, Sport Information	**12**	**Champignac d'Argent**
Éric Voruz, syndic de Morges	**11**	**Mention «Chupa-chups»**
Pascal Couchepin, conseiller fédéral	**9**	**Mention «Frein moteur»**
Michel Dubois, doyen sciences éco. (Uni-NE)	**9**	**Mention «Ping-pong»**

Manuela Salvi	8	**Laurence Bézaguet**	2	**Yves Merz**	1
André Reymond	7	**Laurent Rebeaud**	2	**Nicole Lamon**	1
Oscar Tosato	7	**Barbara Polla**	2	**Marie Prieur**	1
Mgr Genoud	7	**Romaine Jean**	2	**Frédéric Haenni**	1
Pascal Besnard	6	**Yves Ferrari**	2	**Marc Bertolazzi**	1
Marc-André Houmard	6	**Daniel Brélaz**	2	**Inforoute Rouge FM**	1
Marc Oran	6	**Jean-Daniel Morend**	2		
Sylvain Rodriguez	6	**Laurent Bastardoz**	2	**Votes valables**	**159**
Thierry Jobin	6	**Serge Beck**	2	**Votes blancs**	**0**
Odile Jaeger Lanore	4	**Ueli Leuenberger**	1	**Votes nuls**	**0**
Josef Zysiadis	4	**Patrice Morisod**	1	**Votes**	**159**
Oskar Freysinger	3	**Daniel de Roulet**	1	**Votants**	**79.5**
Pierre-François Unger	3	**Tasha Rumley**	1		
Corinne Portier	2	**Jean-Jacques Besseaud**	1		

Fait à Lausanne, le 10 décembre 2005

Capitalisme pour les nuls

Cours accéléré donné par un spécialiste

COOPÉRATION. Combien gagnez-vous, M. Daum?
THOMAS DAUM. Assez pour bien vivre. Je suis un privilégié.

Quel salaire minimum devrait-on verser en Suisse pour vivre correctement?
Une économie de marché ne peut raisonner selon les besoins des employé(e)s.

Thomas Daum, directeur de l'Union patronale suisse, in *Coopération*, 21 novembre 2006

Comprendre les médias

Toujours citer ses sources

Der Zufall will es: In der Sprache meiner Heimat werden die Mitglieder der Familien Blatter die Blattini genannt. *Sans blague.* Wer zuletzt lacht, lacht am besten. Genau wie beim «Tschau Sepp».

Der Autor ist Hotelier in Brig und ehemaliger Präsident der SP Schweiz.

Peter Bodenmann, in *Weltwoche*, jeudi 1er février 2007

Michel Platini élu président de l'UEFA. C'est presque une victoire suisse: «Platoche» étant, comme tout le monde sait, un ami, presqu'un membre de la famille de Sepp Blatter. En Valais, on les appelle d'ailleurs les «Blattini», sans blague! Sepp pourra enfin mettre ses pieds dans les murs de l'UEFA à Nyon, où il n'a

Peter Rothenbühler, in *Le Matin*, samedi 3 février 2007

«Ce qui peut surprendre, c'est la netteté du scrutin, bien loin du mythe selon lequel la gauche a un avenir triomphant devant lui.»
Claude-André Fardel, président du parti radical vaudois, in *Nouvelle Revue*, septembre 2006

«L'étude ne devrait pas nous laisser indifférents, estime le Bund, *si l'on estime que la démocratie représente l'un des fondements mêmes de notre démocratie.»*
Michel Eymann, ami de l'instruction civique, supra RSR1-La Première, 31 octobre 2006, vers 7h35

«On sait que le CO2 c'est de la vapeur d'eau.»
Albert Arlettaz, président radical de Vouvry, supra TSR1, 14 oct. 2006, vers 19h30

«Certes, l'image de la police a été écornée par cette malheureuse affaire. J'observe néanmoins qu'elle l'est particulièrement chez ceux qui jugent que la route doit être une zone où le droit peut s'appliquer selon des critères personnels dont l'élasticité sert d'étalon.»
Eric Lehmann, commandant de la police cantonale vaudoise in *24 heures* du 7-8 octobre 2006

«Pour tout croyant, même celui qui déserte les lieux de culte toute l'année, le passage dans l'au-delà est une étape cruciale...»
Rachad Armanios, éditorialiste, in *Le Courrier*, 12 octobre 2006

«Je me suis aperçu là que l'âge commençait à prendre du poids.»
William Besse, ancien skieur, supra TSR1, 19 nov. 2006, vers 18h45

«Ce n'est pas l'homosexualité ou les homosexuels avec lesquels nous ne sommes pas d'accord, c'est avec l'acte charnel de l'homosexualité : ça, c'est une autre paire de manches.»
Bernard Genoud, évêque, supra RSR1-La Première, 12 novembre 2006, vers 18h50

«Le parti est reparti mardi en guerre contre l'un de ses chevaux de bataille favoris.»
Dépêche anonyme, in *Le Temps*, 18 octobre 2006

«Je ne pense pas que c'est un modèle de société que d'avoir les femmes qui sont couvertes d'étoffes ou de tissus.»
Pierre-Yves Maillard, Conseiller d'État naturiste vaudois, supra TSR1, 7 nov. 2006, vers 19h30

«Vendredi 29 septembre 2006 vers 2030 h., les gardes-frontière qui étaient de faction à la douane de Vendlincourt ont arrêté un véhicule immatriculé en France. Il était conduit par un ressortissant mongolien, demandeur d´asile dans ce pays.»
Michel Saner, chef de la police judiciaire jurassienne, communiqué de presse, 29 sept. 2006

«Il faut seulement porter son regard un peu au-delà des modes et de la doxa, cette opinion, rampante ou au mieux volatile, cette blatte humide, hallucinée par la première lueur de cave.»
Pascal Décaillet, dopé, in *Le Nouvelliste*, 21 octobre 2006

Distinguez-vous: offrez *LA DISTINCTION* à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

(À s'être farci depuis un moment...) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Incompétences

J'ai été très déçue à la réception de votre numéro (115) du 25 novembre 2006. Le célèbre comédien Poiret était mort deux jours plus tôt. Vous êtes les seuls à n'avoir pas annoncé ses obsèques du 27 novembre et j'ai raté l'enterrement. Pourquoi ne pas ouvrir une rubrique nécrologique?

Xhani Touareg,
à Noiraigue

Chère Madame, Jean Poiret est mort en 1992, mais peut-être l'ignoriez-vous car notre numéro (29) du 30 avril 1992 ne l'a pas mentionné non plus. Pourquoi n'avoir pas protesté en son temps? C'est Philippe Noiret qui nous a quittés à l'avant-veille de la parution du no 115. Nous ne l'avons d'ailleurs appris malheureusement qu'une semaine plus tard en recevant son exemplaire en retour avec mention «décédé». [*Réd.*]

Bytes et octets

Dans la dernière *Distinction*, la Pastafiore lance un débat intéressant sur le facteur correspondant aux préfixes multiplicatifs appliqués aux bits (b) ou aux octets (O) ou bytes (B), soit 8 bits. Il est exact que l'IEC a émis une recommandation pour que les facteurs standard (puissances de 10) soient utilisés. Malheureusement, pour des raisons historiques essentiellement, la règle particulière aux informaticiens (puissances de 2) est encore utilisée, en particulier pour la taille des disques durs et les débits. Dans le domaine de l'Internet, une liaison à 300 Kb/s permettra de faire transiter 300 * 1024 bits = 307'200 bits par seconde.

La conversion usuelle est donc la suivante (le facteur 8 = 2^3 n'est utilisé que pour la conversion bit/octet):

1 KO = 1 KB = 2^10 bytes = 1'024 bytes

1 MO = 1 MB = 2^20 bytes = 1'048'576 bytes

1 GO = 1 GB = 2^30 bytes = 1'073'741'824 bytes

La même table peut être utilisée pour le bit.

En résumé, je pense que l'information de Bluewin est correcte dans ce contexte particulier et ne méritait pas d'être blâmée. Personnellement, je n'ai jamais rencontré les unités Kibit ou Kibyte, recommandées par l'IEC. Une lettre à Microsoft et Apple pourrait remédier à la situation…

Dr Pierrot Cobins,
urologie et troubles liés

Il serait bon que notre lecteur se souvienne que les étalons des poids et mesures ont été définis dans deux buts, et pas pour les caniches:

1.– simplifier la compréhension des unités en les uniformisant sur une base décimale. Pour mémoire, avant que l'on saute du millimètre au kilomètre en passant par le mètre, il y avait:

Le pied de roi: 0, 32483 m, mesure du pied de Charlemagne soit 12 pouces.

Quant au pouce (2,706 cm), il se subdivisait en 12 lignes, la ligne (0,226 cm) en 12 points (le point = 0,188 mm). De 1812 à 1840, le pied métrique était de 0,33 m, le pouce métrique de 0,0275 m et la ligne de 0,0023 m. Qui sinon une paramécie obscurantiste pourrait formuler des regrets?

2.– permettre au petit peuple joli d'acheter la même masse de cacahuètes à n'importe quel marchand lorsqu'on lui en commande un kilo. On n'est pas là pour défendre les escrocs tout de même!

En l'espèce les marchands de mémoire peuvent facilement tromper leurs clients en jouant sur l'ambiguïté des différentes définitions des unités de stockage.

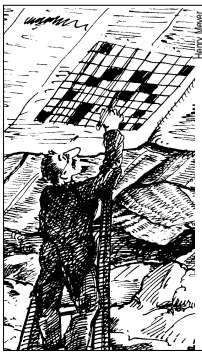
J'invite donc notre fidèle lecteur, à retirer ses moufles lorsqu'il compte avec ses doigts et à se rendre de toute urgence sur le site du Bureau international des poids et mesures (Paris, France) afin de télécharger la 8e et dernière édition de la brochure intitulée *Le Système international d'unités* et de lire attentivement la page 96 dudit document.

À bas la base 2!
À bas le géant bleu!
Vive le bibi!
Vive les PTT! [*O. M.*]

Rectificatif

Dans le n° 110 de *La Distinction*, nous signalions à tort un scandale dans l'édition scientifique du *Journal* de Ramuz parue chez Slatkine. Le 22 septembre 1908, il se rend chez M. et L. que les éditeurs identifient comme Muret et Ludivine et qu'un flou dans l'indexation nous avait fait lire comme une allusion à Maggetti et Laura. Une conciliation organisée par Éliane Baillif en présence de Charles-Edouard Slatkine, Daniel Maggetti et Paul Petchi a permis de lever tous les doutes dans cette affaire. C'est nous qui avons confondu la page 118 et la page 127. Nos excuses.

Solution des mots croisés de la page 11



De gauche à droite
1. Schumacher – 2. cuisinière – 3. aspirantes – 4. NT – ne – Éric – 5. doha – amena – 6. imaginа – TP – 7. nixe – tee – 8. Asa – moyen – 9. vengeresse – 10. estivantes –

De haut en bas
1. scandinave – 2. customisés – 3. hip – taxant – 4. usinage – G.I. – 5. mire – MeV – 6. ana – angora – 7. cinéma – yen – 8. hère – test – 9. éreintenes – 10. rescapé – es –

La coin de lA broutille de service

Le candidat

Le diable a élu domicile dans les détails, on le sait. C'est de là qu'il complote et intrigue, et ourdit ses machinations, afin d'être l'élu dans le cœur avide des hommes. C'est ainsi que la tentation gît en nous comme un animal en son gîte. Elle nous donne même de la gîte, et nous penchons alors au lieu de penser. On a un penchant.

En ce qui le concerne, le candide a la naïveté comme inclination. Le candidat ayant la même blancheur étymologique (1), aurait-il aussi cette inclinaison? Le candidat aux fonctions publiques, par exemple, nous expose une virginité aveuglante. Le concept de l'immaculé est incontournable en politique. Le candidat n'aime pas les taches. C'est un homme sans défaut. Le candidat n'aime pas les défauts. Au contraire de René Char (2).

Mais le plus stupéfiant n'est pas l'habit blanc dont se pare ce colporteur, c'est sa volonté de propager tout autour de lui son obsession du blanchissage, du nettoyage, du ravalement. Sa façade devient un programme électoral. La figure qu'il affiche annonce la couleur: la machine est sur blanc. Ce n'est plus la promesse de l'accès à la propriété pour tous, mais de la propreté à l'excès pour tous. (Sauf pour ceux qui font tache, évidemment.)

À titre d'exemple, depuis quelques mois maintenant, nos illustres voisins en pincent pour un programme «kärcher». Ce programme de nettoyage (des banlieues), faut-il le dire, a été lancé par un diablotin à l'air sournois. La candeur prend donc toutes les figures. Or, un candidat a toujours un adversaire, une autre blancheur qui l'affronte. C'est ainsi que la madone (des sondages) a fait son apparition (et ses annonces). Sarko et Ségo, deux icônes, une seule religion: celle des paradis artificiels. Qui a dit que la religion est l'opium du peuple? Les urnes sont funéraires.

Dans notre patrie d'élection –où le blanchiment est sacro-saint– nous avons aussi un candidat du qu'en dira-t-on, toujours soucieux de ses effets de manche. Prompt à mettre le peuple dans sa poche, ce démagogue flatte et excite les peurs. Il attise les flammes afin de revêtir son habit de pompier. Il envenime les situations afin de revêtir son habit de médecin. Il sème le trouble et la confusion afin de revêtir son habit de gardien de l'ordre. Tout autour de lui est canaillerie et vilenie, nous dit-il, et lui serait Hercule chez Augias –un nettoyeur mythologique. Encore un!

C. B. revêt donc son habit de lumière, et entre sous les vivats dans l'arène politique pour terrasser la bête noire qui nous hante et nous mine. Ce matamore à l'air taurin mime le combat contre un ennemi imaginaire. À coups de passes verbales et de tours de passe-passe, ce prestidigitateur fait miroiter un danger qui planerait sur notre blanche innocence, dont il se fait le champion.

Afin d'attirer les regards de sa promise, ce prétendant de Dame Helvétie alterne courbettes et incidents. Pour susciter les faveurs, il rit au détriment de ses semblables. Tout entier tourné vers des peurs envahissantes et troublantes, cet homme est acariâtre et querelleur. Avide de pouvoir, ne ressemble-t-il donc pas à Tchitchikov, achetant des âmes mortes (3) pour s'établir? Quel genre de pacte trempe-t-on dans la diabolisation d'autrui?

Trop de blancheur nuit. La brindille qui nous dérange dans l'œil du voisin est une broutille sur laquelle s'appuient certains candidats pour soulever nos inquiétudes et les changer en effroi. Mise au service d'une entreprise d'affolement de la population, cette broutille nous fascine alors et détourne notre regard de la poutre qui descend à toute volée dans notre dos.

N'hésitez donc pas. Votez pour moi. *lA broutille*

1) Candidat: XIIIe; lat. *candidatus*, de *candidus*, «blanc», les candidats aux fonctions publiques à Rome s'habillant de blanc. (*Petit Robert*)

2) *«Un homme sans défaut est comme une montagne sans crevasse. Il ne m'intéresse pas.»* in *Fureur et Mystère*.

3 Cf. Nicolas Gogol, *Les âmes mortes*.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, *La Cléricale Imposture*, du prétendu Arnaud de Lamothe, aux invraisemblables éditions du Forceps, était un faux à la fois manifeste et diabolique.

LES ÉLUS LUS (LXXXIV)

Tentative d'épuisement d'une affichette matinale

En allant au boulot, la première fois que vous passez devant vous vous dites que ces sportifs exagèrent, non contents de se faire des couilles en or, ils voudraient en plus qu'on les leur caresse.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

La deuxième fois, vous avez un doute, il ne s'agit peut-être pas du footballeur milliardaire dépressif auquel vous pensiez.

La troisième fois, vous vous arrêtez et réfléchissez.

Jean-Claude Mermoud: «J'ai souffert d'être le mal-aimé»

Non décidément, vous ne voyez pas.

C'est seulement au bureau, en découvrant sa bobine dans *Le Matin*, que vous le remettez: le péouse du Conseil d'État vaudois, damned, mais c'est bien sûr!

Et vous avez de quoi vous occuper pendant toute la matinée.

Les titres auxquels vous avez échappé…
…par allusion à son patronyme:

L'amer mou
Le faux dur
Calimermoud

…par allusion à sa fonction:

Ministrose aiguë
Conseiller d'État d'âme
Le désenchanté du Château

…par allusion à son département:

Il en a de mauvaises avec ses collègues, le chef des Relations extérieures.
Le patron des Institutions n'en sera jamais une.

…par allusion à son métier:

L'agriculteur aigri
L'éleveur rabaissé
Le paysan dépaysé
Le cultivateur acculé
Le laboureur embourbé

…par allusion à son parti:

Le populiste impopulaire
Agrarien à gagner
U.D.C.D'.E.
Le mal à droite.

…par allusion à son lieu d'origine:

Acclamé à Éclagnens, phagocyté à la Cité.
Un héros du Gros-de-Vaud réduit à l'État de Vaud.

La charade à laquelle vous avez échappé:

Mon premier veut dire «J'allume un appareil»
Mon deuxième enlève une hanche à mon premier.
Ma troisième est un chant qui ne sera jamais dédié à mon tout.
On ne doit pas boire ma quatrième quand c'est facile.
On peut boire mon cinquième quand c'est pressé.
L'ambition politique a gâché la vie de mon tout.

Les références auxquelles vous avez échappé:

«Si j'aurais su, j'aurais pas venu.» (Louis Pergaud, *La guerre des boutons*)
«J'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second à Rome.» (Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*)

Le contrepet auquel vous avez échappé:

Le ministre soumit sa peine à ses concitoyens.

L'anagramme à laquelle vous avez échappé:

Je demande amour cul.
[pour oublier déboires politiques]

M. R.-G

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

Bossuet, Finkielkraut, Deleuze et quelques autres : “un essay”

Il y a une vingtaine d'années, dans un «essai» intitulé *La Défaite de la pensée*, titre oxymorique si l'on prend acte de sa fortune démagogique dans les milieux pédagogiques éclairés par les phares conservateurs de la «nouvelle philosophie», Alain Finkielkraut citait et soulignait ces mots de Deleuze et Guattari: *«Même celui qui a le malheur de naître dans le pays d'une grande littérature doit écrire dans sa langue comme un juif tchèque écrit en allemand, ou comme un Ouzbek écrit en russe. Écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier. Et, pour cela trouver son propre point de sous-développement, son propre patois, son tiers-monde à soi, son désert à soi.»* (1)

De cette citation, emblématique de ce que la plume de l'ancien «nouveau philosophe» nomme «un nihilisme rageur» découle, assez adroitement menée, une série d'assertions dont, au dire de l'auteur lui-même, la majorité des jeunes lecteurs ne pourront plus percevoir la rhétorique essentiellement antithétique, tant il est vrai que la possibilité même de distinguer le bon grain de l'ivraie –une comparaison d'une métaphore, un rhizome d'une racine– ne leur sera plus offerte. Parcourant cette série (pp. 138 et ss.), nous relèverons: *«Et tout à l'avenant: une bande dessinée qui combine de belles images vaut un roman de Nabokov; ce que lisent les lolitas vaut* Lolita*; un slogan publicitaire efficace vaut un poème d'Apollinaire ou de Francis Ponge.»* Selon Finkielkraut, nous assistons à une *«confusion joyeuse qui élève la totalité des pratiques culturelles au rang des grandes créations de l'humanité». «Nous vivons à l'heure des* feelings*: il n'y a plus ni vérité ni mensonge, ni stéréotype ni invention, ni beauté ni laideur, mais une palette infinie de plaisirs, différents et égaux. La démocratie* […] *se définit désormais par le droit de chacun à nommer […] culture sa pulsion du moment.»* Et Finkielkraut nous met en garde: *«Si vous estimez que la confusion mentale n'a jamais protégé personne de la xénophobie, si vous vous entêtez à maintenir une hiérarchie sévère des valeurs; si vous réagissez avec intransigeance au triomphe de l'indistinction; s'il vous est impossible de couvrir de la même étiquette culturelle l'auteur des* Essais *et un empereur de la télévision* […] *si vous ne voulez pas, quand bien même l'un serait blanc et l'autre noir, mettre un signe d'égalité entre Beethoven et Bob Marley, c'est que vous appartenez –indéfectiblement– au camp des salauds et des peine-à-jouir.»*

Avec la rigueur académique à laquelle nous tenons lâchement, j'ai longuement cité *La Défaite de la pensée* pour des raisons dont je dois néanmoins exclure aussi bien la majesté pronominale de la forme que la scientificité du fond. C'est que, dans le cours de «ma (2) petite histoire personnelle», il est arrivé que je croie rencontrer l'expérience hebdomadaire d'une approximation des prophéties pamphlétaires du philosophe parisien.

Lâchons le morceau. Celui de la petite histoire personnelle, donc. Dans une université anglaise, célèbre pour son archevêché dissident, par salves thématiques, j'enseigne régulièrement à des étudiants –souvent non francophones, il est vrai– la pensée de: Bergson, Bigard et Coluche (thème, le rire). Un thème intitulé «le système éducatif français» est proposé à la réflexion adulte à partir des pensées de Bourdieu et Passeron (*La Reproduction*, Minuit, 1970, livre correctement bibliographié mais très approximativement cité); cette même réflexion dangereusement spéculaire est encore organisée à partir d'un article commis sur http://fr.news.yahoo et d'un bref commentaire du livre *Allez les Filles !* par C. Baudelot et R. Establet (ouvrage paraphrasé et correctement bibliographié). Une troisième salve thématique intitulée «la société de surconsommation» est performativement documentée –ledit sujet me semble ainsi déjà tout «réfléchi»!– par une vingtaine de pages intégralement moissonnées sur l'Internet (il s'agit d'articles électroniques de journaux français qui satisferont les goûts diversifiés inférables des publics cibles préalablement abattus). Incontestablement, cet enseignement thématique et modulaire –il s'agit d'un module de dernière année d'université– relève d'une pratique culturelle que Finkielkraut, philosophe de la possibilité du bon discernement (et du discernement tout court), aurait beau jeu de nommer *«confusion joyeuse qui élève la totalité des pratiques culturelles au rang des grandes créations de l'humanité»*. Il y a pire et plus joyeux, pourtant. Un module de première année propose à des étudiants qui ont largement atteint l'âge de raison d'exercer la rhétorique française à partir de questions comme (je n'en cite que trois): «Êtes-vous pour ou contre la vivisection?», «Êtes-vous pour ou contre la légalisation des drogues douces (3)?», «Êtes-vous pour ou contre la fermeture des *pubs* à 23 heures?»

Je n'ignore pas que la rédaction d'un «essay» de 250 mots (une petite page, donc) dans une langue étrangère est un exercice académique difficile (même à un niveau universitaire anglais, *id est* «post A level»); je me demande néanmoins si les foudres rationnelles du conservateur Finkielkraut –le philosophe s'inscrit lui-même (enrôlant au passage Malraux, cf. p. 142 du livre cité) dans la tradition de l'*Aufklärung*– n'ont pas éclairé la racine du mal: le rhizome ou, sans allusion, et pour citer une dernière fois le diagnostic du célèbre intellectuel, *«la confusion mentale», «le triomphe de l'indistinction»*.

Au risque d'encourir les vindictes des anges gardiens des catégories du savoir (qu'il s'agisse de ceux veillant sur la tranquillité dogmatique de l'Eden académique ou de ceux jubilant aux lisières mercantiles des enfers de la pédagogie nihiliste), je voudrais montrer pourquoi, dans une certaine mesure –et cette mesure relèvera assez strictement de ma lecture (4) perverse d'«essays» écrits dans une langue étrangère– le propos de Deleuze balaie la factualité et l'actualité mortifères de la pédagogie épicière distillée par l'essai de Finkielkraut. En effet, il n'est ni de tout repos ni léger de «défaire la pensée». Il serait en tout cas honteux de s'y prendre en suivant l'actualisation construite du fallacieux intitulé de Finkielkraut. À l'évidence, l'essai du traditionaliste proche d'un Péguy, uniformément incapable de supporter avec franchise le sens propre de son titre, renonce à ce que certaines pensées ont pourtant la trempe d'affronter et d'habiter: une forme particulière de défaite qui consiste bel et bien à *«trouver son propre point de sous-développement, son propre patois, son tiers-monde à soi, son désert à soi.»* (Deleuze et Guattari, cf. note1). Ce point de sous-développement, j'en ai trouvé, d'une part, la possibilité –«les ordonnées intensives», pour user d'une terminologie deleuzienne– dans l'enseignement de l'art de l'«essay» aux alentours de l'archevêché dissident évoqué et, d'autre part, la réalisation particulière dans chacune des copies rendues. À la malheureuse exception de deux (ou trois) qui se limitent, hélas, à traiter le sujet avec la rigueur structurelle et la correction syntaxique qui siéent. C'est que la vérité, la noire vérité, n'est pas dans le syncrétisme (le «tout se vaut») que les «dualismes sommaires» d'un Finkielkraut donnent lamentablement à connaître. En effet, comme l'a bien relevé Deleuze concernant les nouveaux philosophes: *«Je crois que leur pensée est nulle. Je vois deux raisons possibles à cette nullité. D'abord ils procèdent par gros concepts, aussi gros que des dents creuses, LA loi, LE pouvoir, LE maître, LE monde, LA rébellion, LA foi, etc. Ils peuvent faire ainsi des mélanges grotesques, des dualismes sommaires, la loi et le rebelle, le pouvoir et l'ange. En même temps, plus le contenu de pensée est faible, plus le penseur prend d'importance, plus le sujet d'énonciation se donne de l'importance par rapport aux énoncés vides («moi, en tant que lucide et courageux, je vous dis…, moi, en tant que soldat du Christ…, moi, de la génération perdue…, nous, en tant que nous avons fait mai 68…, en tant que nous ne nous laissons plus prendre aux semblants…»). Avec ces deux procédés, ils cassent le travail.»* (5)

Les sujets des «essays» dont j'ai mission de proposer la pratique argumentative relèvent assez exactement de cette nullité. Or la noirceur de celle-ci, pratiquée dans l'institution de la perfide Albion qui m'accueille, se gonfle d'une candeur étrusque dont la blanche énergie ruine la superbe des dogmes pédagogiques de la nouvelle philosophie. Une nullité blanche installe sa vérité désertique. Nomade et précaire elle se «sous-développe» sur la page, elle fuit, caracole de clichés en stéréotypes pour, non pas référer mais organiser la texture d'un «essay» déterritorialisé. La lecture de ce dernier rend perceptible une vitesse infinie dissipant toute forme qui s'y ébaucherait (6). En d'autres termes, les étudiants produisent du chaos. Parce que l'étudiant est d'entrée de jeu sommé de choisir (pour ou contre), de même qu'il est institutionnellement condamné à ne produire que des lieux communs (au sens de catégories, de chances de communications aussi convenues que convenables), son sujet d'énonciation virevolte et rejoint le vide pour produire des concepts paradoxalement proches d'une de leurs propriétés définie par Deleuze-Guattari: les concepts ne sont pas référents, mais consistants. Cette dynastie d'étudiants étrusques ose en somme ce que les papes de la nouvelle philosophie demeurent incapables d'entreprendre: leur sujet d'énonciation ne se donne pas d'importance, sa consistance *est* (sa) défaite. C'est que *«par rapport aux énoncés vides»*, comme l'écrivait Deleuze, les étudiants, eux, ne donnent pas dans le panneau de l'hypertrophie grotesque du sujet d'énonciation. Ils y renoncent. Lorsqu'il n'y a rien à dire, rien ne parle. C'est là toute l'intensité du désert. Voyons un exemple: *«Pour abattre effectivement l'usage des dogues* [*sic*! S'agirait-il d'une race de chiens non comestibles qu'il faut piquer?] *dans touts les classes nous devons donner l'information vrai au sujet des telles drogues et leurs efficaces. Les dépénalisations peuvent augmenter “le comportement antisocial”, et aussi les addictions et la dépendance avec les abuseurs. Aussi, le taux de moralité* [*sic!*] *peut augmenter* […je cite la conclusion :] *Nous avons déjà un problème en Angleterre avec alcool –le drogue le plus largement admis. J'espère que la société pensera –la dépénalisation n'est pas une bonne idée maintenant. Nous devons aider tout le monde de chérir leur vie –pas de la* balancer.*»* [La référence manque.]

J'envie de telles pages. Je les jalouse. Je me console. Ne m'ont-elles pas appris à oser arpenter ce désert dont parlaient Deleuze-Guattari? Ma témérité n'est hélas que ponctuelle et circonstancielle. Néanmoins, plongé dans ces «essays», ai-je peut-être enfin réussi à lire ce passage (que l'on dit classique) du *Sermon sur la mort* avec l'intensité de vie qui me semble aujourd'hui en *balancer* l'extraordinaire beauté: *«Encore une rature laisserait-elle quelques traces du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même, avec tout le reste, dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes: la chair changera de nature; le corps prendra un autre nom;* même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra, *dit Tertullien,* un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue: *tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes:* Post totum ignobilitatis elogium, caducae in originem terram, et cadaveris nomen; et de ipso quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. *Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu* (7)?”

A. G.

Avertissement

La compréhension du texte qui suit requiert le concept passablement suisse et particulièrement vaudois de «métaméfiance» en ce sens, pourtant si mal *entendu*, que la sagesse populaire de l'énoncé «méfiance, méfiance!» engage deux méfiances identiques et différentes. D'aucuns –l'auteur, par exemple– y liront peut-être une *différance* à laquelle ils n'entendent précisément rien, ou presque. Méfiance, méfiance! En d'autres termes, la métaméfiance n'est pas un concept mais un quasi-concept dont la principale fonction dans le texte qu'on va lire se borne à entortiller la lâcheté structurelle d'un argument assez logiquement décousu. Il en découd en effet *ab hoc* et *ab hac* avec des pensées importantes qu'il a la prétention plus ou moins coupable d'articuler à une «expérience» personnelle qu'il refuse, si ce n'est de «médiatiser», du moins de référer clairement. Diverses fautes ont présidé à la rédaction de ce court texte. La principale est orthographique et révèle l'incapacité d'adaptation linguistique et culturelle d'un auteur qui confond «essay» et «essai». À cette erreur matricielle (explicative, mais peut-être inconsciente) s'ajoutent diverses confusions et fautes de goût. La plus étrange consiste à montrer comment la réussite d'un essai de «nouvelle philosophie» contribue paradoxalement à accroître l'existence de ce que Gilles Deleuze entendait par littérature mineure. Il reste pourtant que ce texte, refusant un marquage ironique fiable, rend son intelligence douteuse.

1) Cité dans *La Défaite de la pensée*, Gallimard, 1987, p. 138. De Finkielkraut à Sokal et Bricmont (cf. *Impostures intellectuelles*, Le Livre de Poche, 1999, 1ère éd. 1997), les détracteurs de Deleuze (et de Deleuze-Guattari) ont la honteuse habitude de penser par «mots d'ordre» et leurs citations des textes de Deleuze contribuent à enraciner des slogans diversement conservateurs et manipulables par les lumières pédagogiques et académiques de notre siècle. Nous nous fichons au reste de savoir si ce dernier «est deleuzien», selon la formule de Foucault méchamment mise en exergue par Sokal et Bricmont (Foucault n'a d'ailleurs «écrit que des fictions», mais cette citation des *Dits et écrits* tient aujourd'hui du slogan…). Par contre, à l'inverse de Finkielkraut, qui se limite à souligner dans sa citation de Kafka, *Pour une littérature mineure* (Minuit, 1975) ce qui arrange son «plan» moraliste (à savoir, p. 33: *«Même celui qui a le malheur de naître dans le pays d'une grande littérature»*), nous croyons, en l'occurrence, plus intéressant de rappeler que Deleuze joue une «carte» importante de sa philosophie quand il est question de «son» bestiaire. Le concept de «devenir-animal» lequel engage de nombreuses références –plus ou moins explicites et baroques, certes– à Kafka (Proust, Melville, etc.) est au cœur de la philosophie et des critiques littéraires de Deleuze. C'est fort mal connaître l'auteur de *Nietzsche et la philosophie* que d'ériger sa pensée comme le socle d'une défense naïve des minorités linguistiques opprimées ou de la confondre avec le prêche jubilatoire d'un mot d'ordre tel que «tout se vaut».

2) On notera que la référence implicite à «La littérature et la vie» dans *Critique et clinique*, (Minuit, 1993, cf. également, Deleuze et Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit, 1991, p. 134) pose quelques problèmes quant à la clarté du statut référentiel du possessif auquel est accrochée cette note.

3) Je note ici que la brochure où figure cette question propose quelques articles de journaux pour guider les ébats intellectuels qui choisissent d'y répondre. À mon avis, ces articles sont (encore) utiles. En effet, ceux-ci précisent que, d'un point de vue pénal, les clopes et les boissons alcoolisées ne sont pas (encore) considérées comme des drogues. Malgré ces informations, les étudiants confondent. Je ne saurais les blâmer, cette confusion –quand bien même celle-ci fût «mentale»– me paraît en effet révéler l'aspect le plus sain de la conscience citoyenne postmoderne.

4) J'insiste sur ce mot, on peut aussi le compléter par «impressions de», mais en aucun cas y substituer le mot: «corrections».

5) Cf. Gilles Deleuze: «À propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général», supplément de *Minuit*, n° 24, mai 1977, repris dans Gilles Deleuze, *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975 - 1995*, D. Lapoujade éd., Minuit, 2003.

6) Je m'inspire très librement de *Qu'est-ce que…*, *op. cit.*, p. 111.

7) Je cite ce célèbre sermon de Bossuet, prêché au Louvre le 22 mars 1662, depuis l'édition de la Pléiade, due aux soins de l'abbé Velat et Y. Champailler, Gallimard, 1961, p. 1077. La magnifique citation de Tertullien, *De resurrectione carnis*, IV est très prisée par l'évêque de Meaux qui y recourt une dizaine de fois dans l'ensemble de son œuvre.

Faits de société

Automobilistes complètement givrés

Ce «sport», considéré en premier lieu comme un divertissement, mais qui n'en requiert pas moins de bons muscles, consiste à dégivrer en un minimum de temps le pare-brise d'une voiture recouvert d'une tenace couche de glace. Les éliminatoires ont débouché sur la sélection de vingt finalistes dans chaque catégorie.

Touring, journal du TCS, 11 janvier 2007

Cosa vostra

Ottavio Cappellani
Qui est Lou Sciortino ?
Traduit de l'italien (Sicile) par Serge Quadruppani
Métailié, janvier 2007, 235 p., Frs 34.90

Dans son avant-propos, le traducteur nous apprend que le néophyte Cappellani a adressé la dédicace suivante à Andrea Camilleri: *«à toi papa»*. Cet aveu de filiation vis-à-vis de l'illustre romancier «de la Mafia» donne le ton de l'humour incisif dont ne se départira jamais Cappellani dans cet étonnant roman qui, de la première à la dernière phrase est un roman sur et dans la Mafia. On se permettra de suggérer aux lecteurs lassés ou ennuyés par les romans consacrés à la *Cosa Nostra* que la question de savoir *Qui est Lou Sciortino ?* donnera lieu à des péripéties et à des digressions qui raviront les plus réticents d'entre eux. Tout d'abord il est question de deux Lou Scortino. Le premier est un patriarche établi à New York. Le second est son petit-fils, rapidement et pédagogiquement initié aux affaires.

La réussite de l'ancien dans le monde du crime est faite de l'établissement et du maintien d'un certain nombre de principes. Par exemple le «contrôle». *«Ne pas payer le racket, mais se le faire payer.»* Le vieil homme ne tue, ou, désormais, ne fait tuer que ceux qui entravent le *contrôle*. Autre principe essentiel, blanchir l'argent accumulé au gré d'une efficace application du *contrôle*. Rien de tel, à cette fin, que d'investir dans l'industrie cinématographique. Acheter des garages ou des entrepôts désaffectés dispersés à travers l'Amérique, voire un terrain que l'on entoure d'une palissade sur laquelle on apposera la pancarte *drive in*, produire des films que personne ne verra, *«envoyer un courrier avec une mallette pleine de fric qui achète tous les billets, payer les taxes»* et hop le tour est joué. Quoique certains films semblent alléchants tant ils sont saugrenus, ainsi ce *Plastic Love*, drame à trois, entre le bel homme riche, la vilaine jeune femme pauvre et le chirurgien esthétique, amant éconduit qui se vengera en utilisant ses propres armes et celles dont il dote ses patientes (on ne dévoilera pas le stratagème diabolique, qui figure aux pages 15 à 19).

Les affaires sont prospères, mais certains codes ne sont plus respectés, ainsi la destruction incompréhensible des bureaux de la compagnie cinématographique. Sous l'indispensable gouvernement de l'argent, estime le patriarche, *«le monde est divisé entre ceux qui réussissent à se mettre d'accord et ceux qui n'y arrivent pas. Ce monde-ci est le monde où on n'y arrive pas.»* Il faut y voir plus clair. Et le vieux Lou d'envoyer le jeune Lou sur la terre de leurs ancêtres, Catane, où continue de sévir la branche sicilienne de la *famigghia*.

À Catane, rien n'est simple non plus. Un brigadier a été assassiné dans le minuscule bazar du père Mimmo, où ne peuvent pénétrer simultanément pas plus de deux clients. Quel désordre pour une communauté qui a toujours soigné ses relations avec les forces de l'ordre, la réciproque étant tout aussi vraie. Une communauté faite, semble-t-il, de personnes de condition honorable. On y compte aussi l'oncle Scali, spécialisé dans la pâte d'amande, ou Tony le coiffeur dames, qui organise régulièrement dans son jardin des *babbequiou*, hommage rendu à l'Amérique. Barbecues où la présence de la pléthorique *famigghia* est requise; gare aux convives qui ne s'y rendraient pas, et mortels soucis en vue pour ceux qui n'y sont plus souhaités. Barbecues comme une agora, où l'on consolide des arrangements au sein d'une famille dispersée entre Siciliens de Catane et Siciliens d'Amérique, entre anciens et jeunots, où l'on se fiance ou refuse de se fiancer. La *famigghia* ne saurait être divisée, en cas contraire, quelques remises en ordre s'imposeront.

Entre un règlement de compte sur le jazz tel qu'expliqué par un protagoniste sicilien (*«un coïtus interruptus, on commence un motif et puis on le finit pas»*) et des règlements de compte tout court,allusivement annoncés et lapidairement exécutés, on ne sympathisera sans doute pas avec cette *famigghia* dépeinte avec humour et férocité. Encore que… tant est impressionnant le brio de l'auteur. Et saluons le travail du traducteur, qui jongle avec les langues, italienne, sicilienne, américaine, sicilo-américaine, italo-américaine, on en oublie sans doute. *(G. M.)*

Edition francophone

Le récit se déroule en Romanchie…

Dans la lourdeur paysanne de l'Engadine, ce vieil hôtel chargé d'histoire mais doté d'un « espace-forme » ultramoderne accueille des patients en cure.
Dans ce roman noir et mystérieux, Martin Suter renoue avec l'atmosphère angoissante et le suspense haletant de *La Face cachée de la lune* et réussit un admirable tableau d'une région montagnarde de la Suisse romande, un univers confiné et menaçant, où l'âme des habitants se reflète dans un ciel en mutation constante.

Martin Suter, *Le diable de Milan*,
Christian Bourgois, 2006, quatrième de couverture

Dans l'eau

Accouchement difficile

C'EST toujours la même chose: la promesse d'écrire pour un délai lointain, un sujet enthousiasmant… puis le passage du temps. Demain, ça joue encore puis voilà, le délai approche tel un mur qui fascine. Ses briques sont de plus en plus visibles, chaque lichen, chaque fissure, j'ai le nez dedans et toujours rien écrit. Ou plutôt des bribes flottent éparses dans l'océan de mon imagination. Je sais ce que j'aimerais écrire, vaguement, une sensation faite d'images, d'odeurs, d'idées, mais quant à transformer tout cela en mots, voilà qui est difficile. Avez-vous déjà senti comme les mots nous limitent, fixent des barrières inflexibles au cours des pensées, bien plus riches de leur chaos initial? C'est joli ça, mais bon des pensées, cela ne fait pas un article. Donc réfléchissons.

Le titre tout d'abord, tout trouvé dans la préface de *L'art de péter*: ***Causes grasses.***

Ça me plaît bien, on sent là tout de suite que l'on va avoir à faire à quelque impertinence, quelque chose de lourd.

Et maintenant, en ouverture quelques données de base: *Même si nous pétons 13,63 fois par jour pour les hommes, et 3,28 pour les femmes (selon elles), cette activité banale et coutumière reste difficile à pratiquer ouvertement.*

Bof, la barbe, pas très intéressant, et en plus, je ne sais pas comment continuer…

Essayons quelque chose de plus personnel, anecdotique, qui fasse entrer le lecteur tout de suite dans le vif du sujet: *La poésie que j'ai apprise le plus vite portait sur le sujet; entendue à la récréation, chuchotée en petit groupe, je n'eus jamais besoin de la répéter pour la savoir, et maintenant encore, je m'en rappelle si aisément.*

«Le pet
Le pet est un vent chaud et puant,
Qui suit la vallée de la fesse
Et qui annonce avec fracas,
L'arrivée du général caca.»

Il y avait aussi une comptine bien pratique pour insulter les filles que j'aimais pas:

«Gaby lolette qui pue, qui pète,
Qui prend son cul pour une trompette.»

Et aussi des souvenirs: ma mère, débarquée de sa Suède natale et pétrie de protestantisme avait trouvé les Suisses définitivement lourds et vulgaires le jour ou elle vit/entendit, dans la rue un gros monsieur poser ses valises et lâcher un pet sonore.

Ouais, laborieux tout ça. En fait, je sais pas très bien où aller avec cet article. Je pourrais essayer quelque chose de plus classique, parler de l'ouvrage lui-même, car malgré les apparences, toutes ces élucubrations ont été générées par la lecture, non pas d'un livre mais d'un article qui annonçait la parution d'un petit livre au titre prometteur, *L'art de péter.*

En décembre dernier, il était presque impossible de se procurer L'art de péter, *réédition par Payot de l'ouvrage de Pierre-Thomas-Nicolas Hurtaut, paru anonymement en 1751. Qu'en penser, qui l'a offert? Qui l'a trouvé sous le sapin? Mystère et boule de gomme. L'intérêt de l'anecdote réside dans l'attrait toujours renouvelé des humains pour leurs émanations, que ce soit pour les critiquer, les condamner ou les vanter.*

Hara-Kiri, n° 209, vers 1979

Ce qui me complique la tâche, c'est qu'en fait ce livre est mortellement ennuyeux. Il est écrit comme un traité de médecine de l'époque, très rationnel-rationnel, et terriblement pédant. On est vraiment loin de la gaudriole et des causes grasses rabelaisiennes, malgré le sous-titre *«Essai théori-physique et méthodique à l'usage des personnes constipées, des personnages graves et austères, des dames mélancoliques et de tous ceux qui restent esclaves des préjugés».*

Là, j'ai vraiment besoin de me changer les idées. Et si je regardais ma vieille collection d'Hara-Kiri… J'ai des chances d'y trouver de quoi m'égayer, et peut-être une image pour mon article. Ce professeur Choron me manque, j'adore son côté cul serré, le polo boutonné jusqu'en haut et déconnant sans la moindre trace de sourire, c'est vraiment autre chose que le pédant Pierre-Thomas-Nicolas Hurtaut… Ah, voilà une image qui devrait aller avec mon propos, prenons quelques photos. Bon, j'espère que la publication de ces images ne va pas poser de problèmes de droits d'auteur. Eh ho, ça, c'est trop bien, un roman-photo avec Serge Gainsbourg, invité par le professeur Choron… À propos de Gainsbourg, il a écrit un bouquin drôlement plus drôle et tragique sur les pets, *Evguénie Sokolov*, et il existe même un enregistrement d'un extrait de ce livre, dit par le beau Serge *himself*, plaisir d'écouter sa voix traînante et légèrement dédaigneuse, vraiment cool, le mec.

Ou parler du Pétomane, le vrai, le seul. Il donnait au début du siècle précédent un spectacle au cours duquel il pétait sur l'air de la Marseillaise pour le plus grand plaisir de tous. C'est drôle comme les temps changent, ce serait un vrai scandale maintenant, me faisait remarquer un camarade distingué, d'ailleurs, la Marseillaise de Gainsbourg avait été vraiment très mal accueillie en France.

Bon, reprenons notre texte, voyons sur Google si l'inspiration est au rendez-vous.

Sapristi, 1'310'000 page en 0,15 sec., mais il y a pet, et PET, et *Pet scan*, pour gonfler le nombre, pas mal… Il y a même quelques vidéos marrantes: www.gougoule.com/prout/ avec un magnifique pet enflammé, et sur www.arena-51.be/fr/fun/uservideos/item.php?id=14520, le gag du péteur au fitness: c'est con mais ça fait rire.

Est-ce que j'en ai fait assez? Presque: 5'043 signes.

Encore vite raconter l'histoire de cette chère amie, militante séparatiste jurassienne qui était sûre que les Suisses allemands pètent plus souvent que les Suisse romands… *because* régime alimentaire riche en fibres chez les Germains.

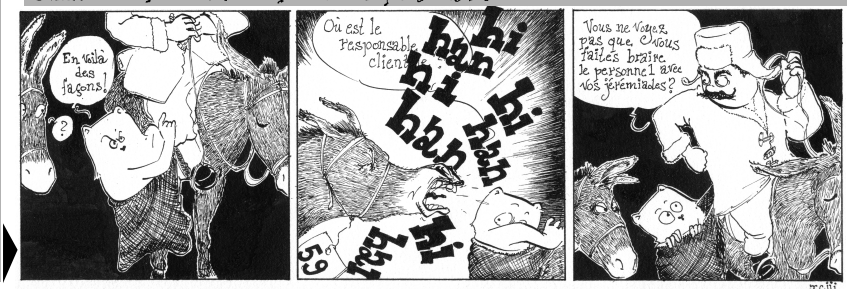
Et pour finir, trouver un pseudo: qui a bien pu écrire ce texte minable, peu consistant et chaotique ? Certainement cette brave Iris Jaquet-Jansen, ça correspond bien à son style.

I. J. J.

Pierre-Thomas-Nicolas Hurtaut
L'art de péter
Payot, 2006, 110 p., Frs 20.–

Serge Gainsbourg

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.



Drôle de genre

Nous trois ou la vie rêvée du roman-photo

ILS sont trois, ils ont trente ans et quelques petites poussières, ils sont Lausannois et ils ont osé s'attaquer à un genre maudit qu'il conviendrait, pensait-on, de déposer aux oubliettes: le roman-photo. Mais à la vue du *Dépôt des rêves*, sorti en décembre dernier, il nous vient l'envie gourmande de revoir le genre émerger selon des principes habilement renouvelés. Cet objet curieux, esthétique et rocambolesque, prêt à bousculer les habitudes, provient en plus de ce coin de pays qu'on appelle «chez nous», tout en étant publié «là-bas», à Paris!, chez un éditeur indépendant et exigeant. Saluons donc d'emblée l'audace de l'entreprise et le succès de sa réalisation, notamment par rapport à une tradition relativement enkystée depuis soixante ans.

Petite histoire du genre

Initié en 1947 par le magazine *Il mio sognio* («Mon rêve») avec Gina Lollobrigida, le roman-photo a connu un développement populaire contrecarré à partir des années soixante par des approches plus artistico-intellectualistes, comme celle d'Hervé Guibert, pas toujours fructueuses d'un point de vue narratif, mais intéressantes dans les interrogations suscitées. Ses origines sont liées au «cinéroman» des années trente avec des successions d'images de films légendées. Cette tradition se maintiendra à travers les «cinéromans» d'Alain Robbe-Grillet tirés des films de ce dernier ou des productions chez Minuit dans les années 80. Le roman-photo a ainsi des liens intrinsèques avec le cinéma, par-delà le souvenir un peu bêtifiant que nous gardons des magazines des années 70. Car ce sont ces derniers qui ont connu des ventes considérables: *Nous Deux* a pu atteindre un tirage hebdomadaire d'1,5 million d'exemplaires, contre 380'000 aujourd'hui, ce qui reste, au vu de la qualité de la chose, un chiffre difficile à comprendre. En revanche, les tentatives réflexives des situationnistes ou plus récemment d'Emmanuel Hocquard n'emportent pas dans un océan de plénitude romanesque, et elles restent des expérimentations marginales, sans doute assez difficiles à vendre.

L'onirique renouveau

Le monde du roman-photo créé par nos trois indigènes est relativement sombre et ironique. Un mélange de Tim Burton et de David Lodge. Nous sommes plongés dans un dépôt où les rêves des personnages se cumulent, s'entassent avec des discours sur l'amour, le bonheur, le couple pour gommer (un peu!) la peur du vide et de la solitude. Le tour de force de ce roman-photo est de nous prendre d'emblée dans un monde et de nous faire adhérer au long des cent pages à une nouvelle forme de narration. Ce qui marque d'emblée, c'est l'expressivité graphique. La narration se construit sur une logique de la double-page et, à chaque fois qu'une page est tournée on est surpris par le monde déployé. De belles images suggestives et des petites trouvailles ingénieuses (comme la scène de la rêverie). La lecture commence par le journal intime d'un certain Patrick M*, intello agaçant et attachant, *«Nietzsche ascendant Droopy»*, qui s'interroge en permanence sur l'éclatement des couples et les arrangements faciles avec le désir: *«franchir les marques du maillot de bain, c'est leur seule ambition»*. En parallèle, on découvre par l'image une Juliette, évidemment sans Roméo, absorbée par elle-même et méditant sur les rapports sentimentaux en regardant des documentaires animaliers: *«Je nous voyais en inséparables… mais nous sommes comme deux babouins qui se montent et se battent pour se dominer.»*. Vies différentes, mais même constat: la solitude, compensée parfois par la nourriture, la cigarette et la conversation entre semblables. Car on parle beaucoup dans ce roman-photo, surtout de sexualité, d'amour, d'absolu, de ce qui manque visiblement à ces trentenaires éprouvés par les expériences et les déceptions en série. C'est le portrait cynique et assez désenchanté d'une «génération désenchantée» (comme le leur chantait naguère l'icône Mylène Farmer).

Le livre fermé, l'imaginaire ouvert

Lorsqu'on parvient à la fin de cet ouvrage troublant qui donne à voir l'absence vertigineuse de repères solides, une sensation curieuse nous habite: la réussite esthétique de cette forme de narration est manifeste (tant du côté de l'image que du texte) et la saveur légèrement amère sur l'impossibilité des personnages de s'aimer ou simplement de s'estimer entre eux est persistante. *«Le temps de l'amour, c'est l'imparfait.»* Principe de réalité, quand tu nous tiens! Ou encore: *«Dans le lit conjugal, les uns rêvent, les autres ronflent»*. On imagine ces personnages insomniaques (l'histoire se déroule de nuit) voyant la couche comme un espace idéal que des ombres humaines viennent parfois hanter, prenant trop de place un jour et les mettant un autre jour face à un vide qu'ils trouveront insurmontable. Cela, comme le dit Juliette, laisse augurer de belles crises de la quarantaine, mais au rythme où ils vont, on peut se demander si le moindre accident de parcours ne causera pas, après les inflations de l'ego, un bel effondrement.

Ce drôle de livre affronte les 542 romans de la rentrée de janvier, en nous proposant une nouveauté radicale de narration. De l'audace efficace et l'attente peut-être de voir d'autres romans-photos réapparaître sur nos rayons.

M. T.

D. Deppierraz, M. Nardin, A. Rodriguez
Le Dépôt des rêves
J.-M. Place, 2006, 96 p., Frs 36.80

L'épopée scolaire

François Bégaudeau
Entre les murs
Verticales, 2006, 271 p., Frs 33.50

«Guantanamo», voilà comment les élèves de ce collège parisien ont renommé le bureau du principal. *Entre les murs* raconte, au ras du quotidien le plus répétitif, la vie d'une école française aujourd'hui. La description détaillée, les nombreux propos rapportés (on suppose fidèlement) ne sortent jamais de la salle de classe, des couloirs, du préau et de la salle des maîtres.

Célébré, honoré, Prix France-Culture-Télérama 2006, ce roman a beaucoup servi à illustrer le thème de la *décadence* de l'institution scolaire, dont les élèves et leurs parents seraient les premiers responsables, suivis de peu par les directives ineptes du Ministère.

En fait, si on le lit attentivement, le livre de Bégaudeau montre autre chose. La barrière professionnelle, le mur générationnel, si présents dans les discours convenus sur l'Éducation nationale et sa descente aux enfers, tombent ici. L'enseignant et ses élèves ne sont pas si différents. Avec leurs pairs, ils parlent, à peu de choses près, le même langage oral approximatif. L'orthographe et surtout la syntaxe du prof ne sont pas, et de loin, à la hauteur de la norme en vigueur officiellement, il récite un savoir désuet, hypertechnique, à des élèves qui n'en comprennent même pas les fondements, mais qui lui réclament, sans jamais les obtenir, plus de dictées. Offenses et obstructions se multiplient de part et d'autre, le prof invectivant régulièrement ses élèves. Chacun est fréquemment réduit au message qu'il affiche sur son T-shirt.

Cette fusion comportementale, langagière et vestimentaire, dans laquelle l'auteur unit enseignants et élèves, se manifeste au plus au point dans l'absence totale de travail hors de la classe: le prof ne paraît jamais avoir sérieusement corrigé le moindre travail écrit, et surtout ses cours ne donnent à aucun moment l'impression d'avoir été préparés, sinon il y a bien longtemps sur les bancs de l'IUFM. L'activité scolaire des uns et des autres est totalement confinée *entre les murs*. Une fois que la sonnerie a retenti, plus question de prendre la plume ou d'ouvrir un bouquin. À imiter le fonctionnement et le discours de l'entreprise, l'école abrite désormais des employés, les uns salariés, les autres simples stagiaires, qui pointent, en décomptant leurs heures de présence avec un soin maniaque.

Comme Martin Winckler qui dans *La maladie de Sachs* décrivait un médecin submergé par la souffrance de ses malades, Bégaudeau nous montre un enseignant ignare, incapable de transmettre quoi que ce soit. *(L. N.)*

Instruction civique en mutation

Un candidat capable de tout

Philippe Martinet, engagé dans un quitte ou double politique en mars 2007

» **POLITIQUE**
L'écologiste se bat pour défendre son statut de député, jugé incompatible avec un mandat au Grand Conseil. Conciliation impossible hier au tribunal.

in *24 Heures*, 22 décembre 2006

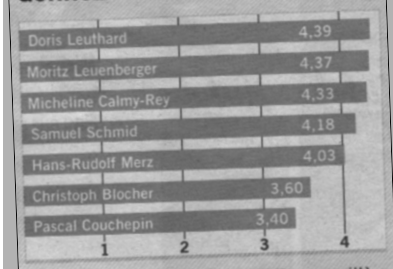
Éducation aux médias

CEUX QUI FONT LA QUALITÉ D'UN JOURNAL

Aujourd'hui: hommage au commentateur de statistiques

LE SONDAGE DE LA SEMAINE

Conseil fédéral: quelle note donnez-vous à nos ministres?



C'est Doris Leuthard, la nouvelle conseillère fédérale, qui obtient la meilleure note: 4,39! Elle est suivie, dans l'ordre, par Moritz Leuenberger (4,37), Micheline Calmy-Rey (4,3), Samuel Schmid (4,2), Hans-Rudolf Merz (4), Christoph Blocher (3,6) et, bon dernier, Pascal Couchepin (3,4).

Coopération, 27 décembre 2006

Sémantique régionale

Cette épreuve prend en considération les nouvelles rectifications de l'orthographe du français (IRDP, 2002, n° CADEV 10375).

dgeo
Direction générale de l'enseignement obligatoire

canton de vaud
LIBERTÉ ET PATRIE

QUAND peut-on dire qu'on prend en considération une règle, un règlement dans le Pays de Vaud?

Les épreuves cantonales de référence qui égaient la 6e année de l'enseignement obligatoire affichent fièrement la déclaration ci-dessus.

Utilisons l'épreuve de français 2005 et celles de français et de maths 2006 comme test de prise en considération:

Premier principe: Généralisation de la règle «*é* devant une syllabe muette».
• Rectifié: *évènements*

Deuxième principe: Une consonne qui suit un *e* muet est simple.
• Pas rectifié: *interpellé.*

Dixième principe: Les circonflexes peuvent être omis sur les lettres *i* et *u* (sauf au passé simple, aux subjonctifs imparfait et plus-que-parfait ou lorsque le circonflexe permet de distinguer deux homographes).
• Rectifiés: *maître* et *aout*
• Pas rectifiés: *dîner, reconnaître, mûrirent, goûter*

Leçon:
Dans le canton de Vaud, on prend déjà une règle, un règlement en considération quand on l'applique à 37% et demi.

Sch.

Recettes pour pâtes, risotti, polenta et surtout pâtes

La Pastafiore : trois recettes, dont une de pâtes, et une fiche bricolage

par

LES nabots qui veulent karchériser la canaille régicide feraient bien de se rappeler que c'est elle qui a imposé le suffrage universel. *In fine* à quoi servent les élections ? Peut-être à revoir nos préjugés chromatographiques. Le petit peuple vaudois a enfin compris, en pissant dans le canard-WC, que la couleur des sociaux-traîtres a passé du jaune au vert.

Quoi qu'il en soit, la révolte gronde et il faut nourrir à moindre frais les révolutionnaires affamés. Voici donc quelques recettes de plats savoureux, requinquants et pas chers.

Brièvement, dans cette chronique vous apprendrez à saisir un bœuf par la queue, à faire la différence entre un yaourt liquide indien et un canidé hollywoodien, à sauter un bœuf par la langue et à faire de l'expérimentation mathématique dans la pure lignée socio-constructiviste.

1. Queue de bœuf en daube

Choisir une belle queue de bœuf coupée en rondelles. Chauffer de l'huile d'olive dans une poêle, y faire dorer les morceaux de queue et les réserver. Hacher finement un oignon, le faire suer dans une cocotte avec des lardons, des champignons de Paris et des carottes coupés en dés.

Ajouter les morceaux de queue de bœuf sur cette garniture, du coulis de tomate ainsi que du romarin, de la sauge, du thym et de l'ail, le tout finement haché. Verser 2 dl de rouge et laisser mijoter une bonne heure. Tourner de temps en temps la viande et ajouter de l'eau si nécessaire.

Après cette heure de cuisson, on incorpore des olives noires dénoyautées et du céleri-branche débité en dés ; facultativement, à ce stade on peut aussi mettre quelques os à moelle, mais dans ce cas il conviendra de dégraisser le plat avant de servir. Laisser mijoter encore une heure. La viande doit se détacher facilement du nonos. Et c'est fini. Comme tous les plats en sauce, la queue s'accompagne bien évidemment de purée ou de polenta.

2. Lassi

Il est bien connu que la cuisine indienne attaque les muqueuses. C'est pourquoi il est de bon ton dans le sous-continent d'accompagner les repas d'un yaourt liquide salé appelé lassi. Les becs à sucre occidentaux n'en ont en général retenu que la version sucrée. On trouve chez Migroop des lassi sucrés hors de prix. Voici donc une recette de lassi qui permet d'escompter une économie de l'ordre de 50 %. Il s'agit de la recette culinaire la plus courte depuis l'invention de la tartine.

• Lassi salé : diluer un volume de yaourt nature dans deux à trois volumes d'eau. Ajouter de la cardamome pilée, quelques gouttes d'eau de rose et une pincée de sel.

• Lassi sucré : même dilution et on incorpore un fruit mixé ou un concentré de fruit, et on sucre ou édulcore, à sa convenance.

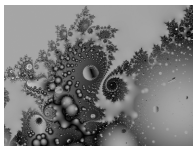
3. Pâtes à la langue

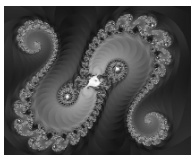
Cuire une langue, de veau, de bœuf (fumée ou pas, peu importe). La langue se cuit entre deux et trois heures. La peler et la débiter en petits cubes. Couper du céleri et des carottes en petits cubes (ou en icosaèdres réguliers pour varier), les faire transpirer dans un peu (mais peu) de beurre. Ajouter des câpres au sel, préalablement dessalées, 2 dl de Noilly Prat (ou du blanc sec) et la même quantité de crème. Épaissir avec un beurre manié et laisser mijoter 20 minutes en ajoutant la langue à mi-cuisson. Verser sur des pâtes *al dente* et saupoudrer de persil haché.

Comme une langue pèse en général dans les 500 gr (à moins de prendre une langue d'agneau), vous risquez de vous retrouver avec de la sauce pour dix personnes. Une alternative, si vous êtes moins nombreux, consiste à verser la sauce dans des vol-au-vent. Demandez à vos convives de deviner les ingrédients de cette recette et vous verrez qu'ils donneront leur langue au chat.

La fiche bricolage: – Comment réaliser une fractale sans ordinateur et *a fortiori* sans carte graphique

Mathématiquement, les fractales ont été découvertes au début du siècle dernier. Elles sont devenues à la mode dans les années 80, lorsque la diffusion des micro-ordinateurs a permis à tout un chacun de simuler et illustrer ces figures qui sont construites itérativement à partir d'algorithmes assez simples.

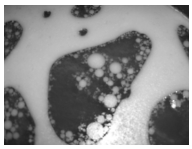




Pour donner une définition qui n'a rien de mathématique, une fractale est un objet géométrique doté d'une propriété d'autosimilarité. À savoir, chaque fois que l'on zoome sur un petit bout, on retrouve la structure initiale ou presque, et cela doit pouvoir se faire *ad æternam* en zoomant à nouveau dans le zoom. Un chou-fleur, par exemple, illustre assez bien ce qu'est un objet fractal en première approximation.

Les sociologues connaissent bien ce phénomène des structures sociales, où dans chaque détail on retrouve les défauts du tout. Dans ce sens-là, l'administration cantonale vaudoise est une fractale qui ne cesse de nous émerveiller.

La recette est simple. Il suffit de cuire simultanément un saucisson fribourgeois et un saucisson neuchâtelois (percés à l'aide de quelques cure-dents), durant 40 minutes à 80° C (eau frémissante). Laisser refroidir. Une fois la graisse figée, vous aurez le bonheur de contempler une fractale.



Saisissant non ? Accessoirement vous pourrez déguster les saucissons avec des lentilles.

O. M.

Adjectifs qualificatifs

Incroyable paresse intellectuelle d'un ministre d'outre-Rhin

«Même pour les déplacements privés ?» insiste l'avocat. «Question oisive, car je n'ai pas de déplacement privé. Je n'ai pas de voiture personnelle. Mais je paie bien sûr l'utilisation de ma voiture de fonction.»

Franz Müntefering, vice-chancelier de la République fédérale allemande, propos traduits par Yves Petignat, in *Le Temps*, 31 janvier 2007

Nouveaux itinéraires

Neuchâtel, 30 septembre 2006

Lettres voilées

La littérature et la vie

LE récit autobiographique d'Azar Nafisi, professeure de littérature à l'Université de Téhéran sous la Révolution islamique, qui s'étend des années 1980 à 2003, est captivant à bien des égards. En effet, l'auteure y décrit avec une grande lucidité, les difficultés de sa vie de femme et d'intellectuelle dans un régime religieux et politique répressif. L'originalité de son récit réside surtout dans le rapport subtil et nourrissant qu'elle entretient avec la littérature.

Professeure passionnée de littérature anglaise et américaine, elle est malheureusement de plus en plus empêchée de donner sereinement ses cours au fur et à mesure que la Révolution islamique prend de l'ampleur. En effet, des représentants d'étudiants viennent perturber son enseignement en attaquant les livres qu'elle a choisi d'étudier. Il s'agit d'une part de communistes, hostiles à la littérature «bourgeoise», représentante du monde capitaliste et, d'autre part, de religieux, qui ne veulent lire que des œuvres «morales».

Le point culminant de ces affrontements idéologiques est illustré par le «procès» intenté à *Gatsby le Magnifique* de Scott Fitzgerald au cours duquel Azar Nafisi prend la défense du roman, en jouant le rôle du texte que l'un de ses influents étudiants veut interdire sous prétexte d'immoralité ! L'enjeu de cette joute est bien la liberté de penser et d'écrire librement ! En tant que spécialiste de l'étude de la littérature, Azar met le doigt sur le danger de confusion entre la réalité et la fiction, source d'incompréhension et de censure ! Le procès ne se conclut pas par une condamnation du livre, mais exacerbe les divisions des étudiants au sujet du rôle de la littérature.

Parallèlement à ce climat professionnel et politique agité, et pour illustrer la difficulté de sa vie de femme dans un tel régime, l'auteure décrit les contraintes de plus en plus fortes qui pèsent sur les femmes. Elle dénonce le port du voile, l'interdiction d'être en compagnie d'un homme qui n'est pas de la famille ainsi que les multiples discriminations quotidiennes qu'elle subit, au même titre que les autres femmes qui n'appartiennent pas à un milieu aussi privilégié que le sien.

Enfin, sa vie, comme celle de tout le peuple iranien, est rendue encore plus difficile par la guerre qui oppose l'Iran à l'Irak. Elle passe de nombreuses nuits, à lire, couchée dans le couloir de son appartement, à côté de la chambre de ses enfants, de crainte qu'un missile ne tombe sur sa maison, et qu'elle ne doive les sauver en catastrophe.

Dans ces circonstances dramatiques, sa manière de lutter contre l'angoisse est de lire tous les auteurs anglophones dont elle a pu, *in extremis*, trouver les livres dans une des dernières librairies non censurées de Téhéran.

Ses préférences vont à des auteurs tels que Nabokov, Fitzgerald, Henry James et Jane Austen qu'elle lit avec délectation. Ces écrivains sont la structure de son récit puisque chaque chapitre de son livre porte le nom d'un auteur, développe une réflexion à son sujet, et relate également sa lutte pour pouvoir continuer à enseigner la littérature en toute liberté sans a priori politique, ni religieux.

Après s'être battue pour venir à la faculté sans voile, puis sans un voile qui la recouvre totalement, ayant de plus en plus de difficulté à enseigner dans une atmosphère sereine, Azar Nafisi est poussée par les autorités à quitter son poste.

Sa démission ne la fait cependant pas renoncer à l'enseignement de la littérature, puisqu'elle forme alors un groupe d'étudiantes composé de sept jeunes femmes ; certaines issues de familles conservatrices et religieuses, d'autres de milieux plus progressistes et laïques, ayant en commun l'amour de la littérature et de la liberté de penser. Pendant deux ans, elles se réuniront clandestinement chez leur ex-professeure pour étudier de grandes œuvres de la littérature occidentale.

L'originalité et la grande humanité qu'Azar Nafisi instille à ce groupe résident non seulement dans la richesse du partage entre femmes autour de la littérature, mais aussi dans la proposition de créer des liens entre les textes lus et la vie de chacune. Ainsi l'étude des personnages et des situations romanesques permettra-t-elle peut-être à ces jeunes femmes d'acquérir des points de référence qui leur serviront de guide dans leur propre vie.

Pendant deux ans, Azar mène ce groupe avec passion, poursuivant de manière inédite une lutte clandestine contre la dictature. Cette posture, malgré la richesse humaine qui nourrit les échanges au sein du groupe, devient cependant de plus en plus intenable dans une société qui se radicalise.

Usée par sa lutte et par la non-reconnaissance sociale et professionnelle qu'elle subit, et après des années de résistance, la professeure de lettres émigre avec sa famille aux États-Unis, à Washington où elle peut à nouveau enseigner la littérature anglo-saxonne, et d'où elle écrit ce livre original et émouvant.

C. B.

Azar Nafisi
Lire Lolita à Téhéran
10/18, 2004, 468 p., Frs 20.30

Survivance du dernier schisme

Le pape est vaudois

INSTALLÉ depuis des années en terre vaudoise le médiéviste Agostino Paravicini Bagliani comble avec son dernier ouvrage un vide majeur dans l'histoire des traditions populaires romandes. Pouvait-on deviner que les abbés-présidents vaudois et le Saint-Nicolas de Fribourg sont tous nés de l'élection lausannoise d'un pape en 1449? Après *La cour des papes,* en 1995 chez Hachette, *Le corps du pape,* en 1997 au Seuil, *Boniface VIII, un pape hérétique,* en 2003 chez Payot, Paravicini nous offre une nouvelle étude magistrale, *Les deux Nicolas V,* publiée cette semaine chez Étienne Dolet.

Vus d'ici, deux papes Nicolas V furent considérés comme schismatiques. Le premier Nicolas V a été antipape de 1328 au 25 juillet (ou juin?) 1330, date où il s'est finalement réconcilié avec le pape légitime. Manipulé par l'empereur Louis IV qui prétend déposer Jean XXII, il est élu par une commission de 13 membres choisis dans le clergé romain. Soutenu par Guillaume d'Occam, dans le rôle du *Tumulus*, il préside le 19 février 1328 le procès carnavalesque d'un mannequin de paille revêtu des attributs de Jean XXII et brûlés dans la plus pure tradition des *Brandons* de Payerne. Il fera amende honorable et terminera ses jours en Avignon.

Un autre pape, élu à Rome, relève le nom de Nicolas V en 1447, son nom ne l'aidera pas à se faire respecter ici! Il est disqualifié comme antipape, du moins jusqu'à ce que Félix V, pontife légitime aux yeux des Lausannois se *dézaque* à Saint-François le 7 avril 1449. Le concile de Bâle, réuni à Lausanne, procède alors à un simulacre d'élection, et prétend, deux ans après les Romains, élire Nicolas V, qui devient donc le seul pape. Fin du schisme. Fin de l'empire romain d'Orient. Fin du Moyen-Âge!

Il n'y eut désormais plus jamais de pape Nicolas V, il n'y eut plus jamais de pape Nicolas tout court, il n'y eut d'ailleurs plus jamais d'antipape.

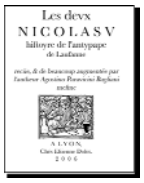
Par contre, dans le diocèse de Lausanne, lieu de l'élection *pro forma* de Nicolas V, on continuera à élire dans des rituels d'inversion et à sacrer des Nicolas, petits papes des fous… C'est de ces cérémonies carnavalesques que date l'expression *ne plus pouvoir dire «papet»* pour signifier qu'on a trop mangé et trop bu. Littéralement, *ne plus pouvoir dire «papet»* signifie être déjà trop parti sur Soleure pour participer aux dernières décisions du concile de Bâle, soit l'élection d'un papet vaudois. C'est plus tard que le papet a désigné le plat qui fait péter et qui agrémentait ces nouvelles saturnales avec sa *méclette* de poreau.

Une curieuse «Confrarie du Baston de Monseigneur Saint Nycolas», dont l'histoire restait jusqu'ici obscure, a pris sur elle de moquer année après année l'élection romaine de 1447. Par souci d'apaisement, l'évêque de Lausanne avait immédiatement condamné cette pratique dans ses *Constitutions synodales*. Mais comme il participa lui-même au simulacre de l'élection de Nicolas V en 1449, il perdit tout crédit auprès de ses ouailles. «L'abbaye des Nobles enfants de Lausanne» procéda dès lors à l'élection d'un pape, d'un évêque et d'un abbé, il en fut de même à Payerne et à Fribourg.

La Réforme, la Jeune Suisse et l'Association des Charcutiers vaudois transformèrent le pays. L'élection d'un abbé de pacotille fut récupérée dans les sociétés de jeunesses et les fêtes de tirs, ces rituels d'inversion deviendront paradoxalement des lieux d'apprentissage patriotique. L'élection de l'évêque carnavalesque Nicolas à Fribourg sera récupérée également par la Contre-Réforme dans une perspective catéchétique, et dans cette inversion de l'inversion, tout le monde reçoit à Fribourg cette cérémonie comme l'expression de la piété. De l'élection du papet il ne reste aujourd'hui qu'une expression et qu'un plat, dont nous savons désormais qu'ils nous relient à la grande histoire.

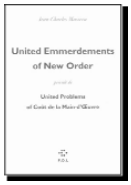
P. P.

La Sainte Vierge, patronne de la cité de Lausanne, porte sur les fonts baptismaux le pape Nicolas V, récememnt élu (vitrail de la cathédrale, 1481)



Agostino Paravicini Bagliani
Les deux Nicolas V
Lyon, Étienne Dolet, 2006, 507 p.: ill.; 23 cm, Frs 54.–

Opprobre en ordre



Jean-Charles Massera
United Emmerdements of New Order
Précédé de United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre
P.O.L., 2002, 158 p., Frs 29.80

«Quiconque demande l'asile doit prouver ou du moins rendre vraisemblable qu'il est emmitouflé, fatigué, épuisé par son périple et chargé de sacs en plastique.»

Quelques mois après les votations du 24 septembre sur l'asile et les étrangers, cette phrase de Jean-Charles Massera, si elle n'a rien perdu de son mordant, a hélas gagné en actualité… Inventeur formel, résistant du langage, Massera est sans doute un écrivain majeur du champ actuel des Lettres françaises. Passé presqu'inaperçu dans nos contrées (1), *United Emmerdements of New Order* mérite pourtant qu'on s'y attarde. Cela pour l'importance novatrice de son écriture, sa pertinence esthétique et politique, pour son irrésistible drôlerie, mais aussi parce qu'il pointe et met en jeu un certain nombre de questions concernant directement la suissitude (et sa possible mondialisation). Au travers de courts textes –qu'on ne peut pas à proprement parler appeler «récits»– Massera met en scène diverses figures contemporaines, aussi bien sous forme de personnages que de tours langagiers. S'il ne parle pas de la Suisse réelle, il dresse le constat d'une sorte de Suisse Universelle dont l'Administration, la Frontière et le Règlement constitueraient l'armature –et qui peut-être est plus réelle encore…

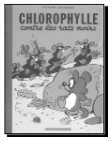
Ainsi, l'un de ces textes rend compte de la cohabitation difficile entre des Lillois installés dans un camping à Orsières et les autochtones. Car pour les Valaisans, malgré la langue et le catholicisme en commun, les Lillois restent des êtres de culture différente. Par exemple, *«les réceptions des nouveaux habitants et des jeunes ayant accédé à leur majorité civique ainsi que la remise des mérites sportifs 2001 qui ont eu lieu à la salle polyvalente* [...] *n'ont aucun sens pour eux.»* Mais il est aussi clairement établi que d'autres étrangers peuvent provenir de cultures plus différentes encore, et que certains règlements permettent d'éviter les problèmes: *Les conditions d'entrée des touristes en Suisse sont déterminées en fonction de la distance kilométrique qui sépare leur domicile du poste frontière auquel ils se présentent, puis en fonction de la cylindrée de leur véhicule. Sauf cylindrée exceptionnelle, les familles ayant effectué une distance supérieure à 800 kilomètres ne peuvent obtenir la délivrance d'une autorisation de séjour supérieure à douze heures. La seule solution pour ces personnes est aujourd'hui de retourner dans leur pays d'origine.* Car l'Administration et sa langue veillent au grain, que ce soit au travers de *«L'Office fédéral des étrangers originaires des pays à monnaie faible (OFEOMPF)»* ou via un *«système de gestion électronique de dénonciations et d'informations sur les routards d'Orsières»*.

Plus loin, on rencontre un boat-people tyrolien débarquant sur la plage de Cully; dans *«Quelque chose en nous de municipal»*, on apprend qu'un dénommé Jean-Pierre Ziegler vient d'être nommé *«à la Direction de La Suisse»* et qu'il souhaite que les relations de confiance et le partenariat établis *«entre vous et La Suisse se poursuivent et s'amplifient.»* Tous les textes ne concernent cependant pas la Suisse et Jean-Charles Massera s'attaque pêle-mêle au nouvel ordre mondial, aux bavures policières, aux restructurations d'entreprises, au tourisme, à la prostitution… À travers un magnifique travail sur la langue et une savoureuse ironie, il rend lisible quelques vérités contemporaines. Mêlant règlements, langue de bois, communiqués de presse, langue de coton (2), et propos de café du commerce, il construit une forme écrite qui dynamite de l'intérieur la violence et la bêtise latente de ces discours. Lecture hautement recommandable, donc. *(A. F.)*

1) La faiblesse de l'écho médiatique étant à reverser directement au crédit du titre de l'ouvrage.

2) Pour reprendre l'expression formée par François-Bernard Huyghe.

Petits Mickeys et grands principes



Raymond Macherot
Chlorophylle contre les rats noirs
Lombard, avril 2006, 125 p., Frs 52.60

Odeur de solvant, dos toilé, page de garde en négatif bleu, quatrième de couverture en losanges verts et jaunes, les albums réédités par Le Lombard à l'occasion de son soixantième anniversaire ont tout pour réveiller les souvenirs de jeunesse des grisonnants amateurs de bandes dessinées. Tout sauf un détail: le dessin. En effet, au lieu de partir des originaux, l'éditeur s'est contenté de reprendre une mauvaise version parue dans les années 70: lettrage atroce, trait empâté, couleurs incertaines.

Vers 1950, Raymond Macherot proposa aux éditions du Lombard, récemment créées pour relancer des auteurs belges de récits pour la jeunesse souvent compromis avec l'occupant, une série réaliste en décors médiévaux. La série fut confiée à d'autres, et il se retrouva pour le restant de sa carrière à dessiner des séries animalières.

Parmi d'autres (*Le colonel Clifton, Michel Vaillant, Modeste et Pompon*), Le Lombard réédite donc d'un seul tenant les trois premiers épisodes de la série Chlorophylle, parus dans le journal *Tintin* entre 1954 et 1956. Ils racontent essentiellement la lutte acharnée que, sous la conduite du lérot Chlorophylle, les animaux du «Val Tranquille» mènent contre l'invasion proliférante des rats noirs. Le troisième tome, *Pas de salami pour Célimène*, pastiche les enquêtes policières dans un décor urbain et se révèle moins intéressant.

Si l'on se rappelle que l'auteur s'engagea à vingt ans dans la Royal Navy, il n'est guère besoin d'un intense effort d'analyse pour assimiler les rats noirs aux armées nazies. Comme elles, ces rongeurs accumulent les brutalités, les prises d'otages, les tortures et les «armes secrètes» (en l'occurrence un vieux fer à souder monté sur des roulettes) pour vaincre la résistance unie des corbeaux, hérissons, lapins et autres loutres. À la Libération, le Français Calvo avait déjà publié une parodie de la guerre entièrement représentée par diverses espèces animales, avec une victoire finale apportée par les buffalos et les ours polaires (*La bête est morte,*1944-1945, réédition Gallimard 1995). Chez Macherot, les allusions sont moins directes, mais la persistance au fil des albums de la menace ratière atteste de la crainte d'un retour de la peste brune, à moins que, comme dans pas mal d'albums de la même époque, on glisse du Charybde de la menace fasciste au Scylla de l'invasion soviétique, comme la mention d'un «Rideau vert» le suggère. L'histoire se conclut, comme toujours, par l'apparition des résistants de la 25e heure.

L'ennemi absolu, le roi Anthracite Ier, se révèle un grandiose méchant de feuilleton, indestructible mélange d'autoritarisme et de lâcheté, ayant pour seuls alliés des animaux «nuisibles», comme la vipère ou diverses races de rats ou encore une cigogne noire. En face, Chlorophylle s'avère un héros parfois ridicule, multipliant les rodomontades et les ratages. C'est la loutre Torpille qui le sauve de bien des mauvais pas. De manière classique, Macherot créera par la suite un comparse, Minimum, qui, à la manière d'Haddock ou de Fantasio, devient l'élément bouffon de la paire et élimine les aspects contradictoires du personnage-titre, pourtant bien intéressants.

Le dessin, sans être d'une originalité renversante, brille par sa lisibilité, avec une utilisation très astucieuse des multiples objets que les humains laissent dans la nature. Les animaux des champs et des bois les recyclent avec beaucoup d'imagination tout en déplorant régulièrement cette pollution apportée par les hommes.

Moins exubérant que *Le dictateur et le champignon* (Franquin, 1953-1954), moins fin dans la description de l'instauration de la tyrannie et moins conservateur que *Le Schtroumpfissime* (Peyo, 1965), *Chlorophylle contre les rats noirs* reste tout de même un bel exemple de pédagogie antitotalitaire. (*M. Sw.*)

Charles Chopin en route pour le Séparistan.

(À se taper encore un moment…)

L'intransivité prépositive comme matrice parfois transgressée de la métaphore locutive,

par Paul Petchi, intervenant au Centre Romand de Formation des Journalistes

MESDAMES et Messieurs les lauréats sous embargo, Mesdames et Messieurs les envoyés spéciaux des rédactions, Mesdames et Messieurs du Grand Jury clandestin et incorruptible du Grand Prix du Maire de Champignac, vous toutes et tous, Mesdames et Messieurs de l'Académie Champignacienne

Nous avons découvert récemment comment l'intransitivité prépositive pouvait générer des spécificités métaphoriques quand il s'agit de désigner l'action de celui qui en use.

C'est cette découverte que nous voulons partager ici, par l'étude d'un cas concret, afin de faire avancer la démocratie.

Nous avons dépouillé l'intégralité des articles publiés par Anne Dousse dans *Le Matin* et le dimanche dans *Le Matin dimanche*, entre mars 2002 et décembre 2006, soit plus précisément depuis l'instant où Djamila Rowe sort de l'ambassade de suisse à Berlin jusqu'au moment où Isabelle Moret entre dans le palais fédéral à Berne.

Le Matin du 30 août 2002, nous annonçait un lendemain assez chaud. Le chrétien social Hugo Fasel préparait sur la place fédérale une manifestation contre l'affaiblissement du deuxième pilier et Anne Dousse, correspondante à Berne du *Matin*, de rapporter ses paroles en ces termes: *«Il faut que nous soyons nombreux si on veut obliger le Conseil fédéral à servir les intérêts de la population et non ceux des assurances»*, ***martèle avec véhémence le conseiller national et patron des syndicats chrétiens***.

Quelques lignes plus bas, Anne Dousse explicite les revendications de Hugo Fasel: *Voilà pourquoi les syndicats exigent que les assurances ouvrent leurs livres de comptes. Et si le Conseil fédéral veut changer les règles du jeu, il doit le faire d'une manière précise. «Tant que ces deux conditions ne sont pas remplies, il n'est pas question d'abaisser le taux»*, ***tempête Hugo Fasel***.

On rend hommage au grand sens de l'observation d'Anne Dousse qui, en bonne entomologiste du palais fédéral, est tout à fait capable de distinguer le martèlement de la tempête, disposant d'un champ métaphorique coloré lorsqu'il s'agit de décrire le ton d'un locuteur.

Elle nous le démontre encore, dans *Le Matin* du 26 septembre 2004. Anne Dousse décide de mettre en scène un conseiller national valaisan contre un autre conseiller national valaisan, ainsi elle nous rapporte les propos de Stéphane Rossini: *Stéphane Rossini se défend de vouloir alimenter la polémique. Il avoue cependant qu'il ne peut plus se taire devant les méthodes d'Oskar Freysinger.*

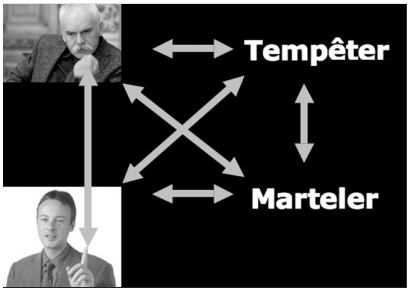
«Il dit ouvertement que mieux vaut un mensonge qu'une vérité mal expliquée. Inacceptable, car il légitime le mensonge», ***tempête le socialiste***.

Puis Anne Dousse développe: *Ce qui inquiète Stéphane Rossini, c'est qu'Oskar Freysinger enseigne. «Quel message donne-t-il aux jeunes à qui il doit inculquer des valeurs morales et intellectuelles ? Il fait honte aux Valaisans et jette l'opprobre sur l'enseignement du canton»*, ***martèle avec conviction le député de gauche***.

Ainsi pour Anne Dousse, Hugo Fasel martèle avec véhémence puis il tempête, alors que Stéphane Rossini commence par tempêter puis il martèle avec conviction.

Quelque trois semaines plus tard, dans *Le Matin* du 13 octobre, Anne Dousse va contribuer à distinguer par ses métaphores locutives les deux présidents d'Unia, Vasco Pedrina et Renzo Ambrosetti, les deux Tessinois au pouvoir seront offensifs et ambitieux, mais ils seront surtout complémentaires et Anne Dousse nous le prouve en nous rapportant leurs propos: *«Les conditions de travail souvent mauvaises dans le commerce de détail, l'hôtellerie ou les transports sont une honte nationale»*, ***Vasco Pedrina***.

Pour préciser plus bas la spécificité de son collègue: *«Nous voulons être le contrepoids social à l'UDC qui mène le bal»*, ***Renzo Ambrosetti***.



Qui martèle? Qui tempête?

Comment le savoir? Y a-t-il une règle dans la fabrication des clichés d'Anne Dousse? Ses tics en sont-ils, ou ses procédés obéissent-ils à une logique implacable, connue des orateurs eux-mêmes qui choisissent en fonction des circonstances de marteler ou de tempêter? Retour à Hugo Fasel et Stéphane Rossini.

L'un et l'autre selon les moments se mettent à tempêter ou à marteler, est-on capable d'en découvrir les causes?

Qu'est-ce que les affirmations martelées possèdent que les phrases tempêtées n'ont pas, regardons bien.

Regardons bien ces phrases… Qu'est-ce qui réunit dans le martèlement Hugo Fasel et Stéphane Rossini? C'est précisément l'intransitivité prépositive.

«Il faut que nous soyons nombreux si on veut obliger le Conseil fédéral ***à*** *servir les intérêts de la population et non ceux des assurances», martèle avec véhémence le conseiller national et patron des syndicats chrétiens.*

«Quel message donne-t-il aux jeunes ***à*** *qui il doit inculquer des valeurs morales et intellectuelles? Il fait honte aux Valaisans et jette l'opprobre sur l'enseignement du canton», martèle avec conviction le député de gauche.*

Oui, ce sont les prépositions «à». On peut donc énoncer provisoirement la règle de l'intransitivité prépositive qui génère une spécificité métaphorique pour désigner celui qui en use: *Les phrases contenant la préposition «à» sont martelées, celles qui ne la contiennent pas sont tempêtées.*

Revenons donc à nos deux patrons de l'Unia. Laquelle de ces deux phrases contient la préposition «à»? La seconde: selon la règle doussienne, elle se doit donc d'être martelée. Vérifions!

«Les conditions de travail souvent mauvaises dans le commerce de détail, l'hôtellerie ou les transports sont une honte nationale», ***tempête Vasco Pedrina***.

«Nous voulons être le contrepoids social ***à*** *l'UDC qui mène le bal»*, ***martèle Renzo Ambrosetti***

Oui, alors que Hugo Fasel est capable de marteler et de tempêter tout seul, alors que Stéphane Rossini est capable de faire la même chose dans l'ordre inverse. Vasco Pedrina et Renzo Ambrosetti peuvent également le faire, ils l'ont fait, les deux ensemble: tous unis, nous sommes forts. Et selon la même règle que s'il s'agissait d'un homme seul.

Autre question. Tempête et martellement sont-ils le propre de la gauche chrétienne, syndicale ou socialiste? Le doute n'allait pas nous tarauder trop longtemps, puisque seulement quatre jours plus tard la presse romande se faisait l'écho d'une polémique entre François Longchamp, directeur de la Fondation Foyer-Handicap et Josée Martin, directrice adjointe de l'association faîtière des Institutions suisses pour personnes handicapées

Alors que pour *Le Temps* Longchamp dénonce, critique, souligne , conteste, juge, prétend et n'y va par quatre chemins, alors que pour le même journal, Josée Martin réfute, admet, rétorque, répond, s'élève, répète et insiste, Anne Dousse dans *Le Matin* n'a aucun doute: l'un tempête et l'autre martèle. Qui donc? Oui, le financement de la campagne contre la nouvelle péréquation financière suscite une polémique: *«Tous les budgets publics subissent la loi des économies. Chaque franc est compté»*, ***xxx François Longchamp***.

Et face à lui: *«Cet argent provient uniquement des dons de nos associations et qui ont été recueillis à cet effet. Il n'a pas été détourné d'autres actions»*, ***xxx Josée Martin***.

La réponse est simple: la phrase de Josée Martin contient une préposition «à», elle est donc martelée; François Longchamp, quant à lui, sera condamné à tempêter.

«Tous les budgets publics subissent la loi des économies. Chaque franc est compté», ***tempête François Longchamp***.

Et face à lui: *«Cet argent provient uniquement des dons de nos associations et qui ont été recueillis* ***à*** *cet effet. Il n'a pas été détourné d'autres actions»*, ***martèle Josée Martin***.

Nous allons tenter une ultime vérification avec Micheline Calmy-Rey en 2005: *«Grâce* ***au*** [note du pédagogue: lire «à le»] *système SIS, qui contient plus de 13 millions de données sur des personnes recherchées ou disparues, les contrôles et les procédures de vérification des visas gagneront en efficacité»*, ***a martelé Micheline Calmy-Rey***.

C'est Anne Dousse qui nous le certifie, non sans rajouter plus bas: *«Vous vous imaginez, ils se côtoient tous les jours et ils ne peuvent pas s'échanger les informations contenues dans le SIS»*, ***tempête la conseillère fédérale***.

Le drame survient deux semaines plus tard, où la règle est prise en défaut. Anne Dousse écrit: *«Même si 97% de ces fonctionnaires ont acquis une formation de base comme les CFC, leurs connaissances et leurs compétences sont devenues obsolètes. Certains n'ont jamais suivi de formation continue. Du coup, le support logistique prévu par la Confédération ne sert pas* ***à*** *grand-chose»*, ***tempête le conseiller national***.

De qui parle-t-elle? Elle le dit plus bas: *«Une réorientation professionnelle passe par des bilans de compétences»*, ***martèle Yves Christen.***

Ici il semble bien que la règle ne soit pas suivie. Et l'on peut s'interroger: que s'est-il passé en mai 2005 pour qu'Anne Dousse n'applique pas cette règle à propos d'Yves Christen? Il faut chercher la réponse dans le *Bulletin de Swissolar*, dont Yves Christen est le président.

Anne Dousse ne fait pas confiance à Yves Christen parce qu'Yves Christen a un usage élastique de la préposition «à». Il écrit en effet dans le *Bulletin de Swissolar* du printemps 2005 : *Puisque l'État ne prévoit pas et donc, ne gouverne pas non plus, c'est à nous de pallier à ses manquements. La Fontaine avait raison, lui qui recommandait dans la morale de sa fable,* Le chartier embourbé*: «Aide-toi, le ciel t'aidera». C'est le sens de notre engagement."*

Nous ne dirons rien de ce proverbe qu'Yves Christen attribue à La Fontaine et qui avait déjà été cité par Jeanne d'Arc à son procès le 15 mars 1431. Nous nous attarderons par contre sur le flou grammatical et l'usage de la préposition «à», suivi de sa renon-ciation dans les deux versions successives de la publication de l'article.

Ce flou artistique et grammatical ne permet donc pas de décider si Yves Christen a vraiment voulu dire, dans la phrase citée par Anne Dousse qu'elle lui fait tempêter plutôt que marteler: *La confédération ne sert pas à grand-chose* ou si, en bon syndic de la Fête des Vignerons déplorant le manque de générosité festive de l'État, il déplorait tout simplement que *La confédération ne sert pas grand-chose*?

Devant pareil clignotement, Anne Dousse a sagement suspendu sa règle. Elle peut désormais s'énoncer ainsi: *Toute phrase contenant la préposition «à» est martelée, elle est sinon tempêtée à moins que le locuteur ne soit Yves Christen* –plus précisément, parce qu'il a pris aujourd'hui une retraite bien méritée, suite à une carrière nationale qu'il avait entamée comme champion suisse de judo en 1968, remplacé par Isabelle Moret, dite la fée Clochette– *à moins que le locuteur ne fût Yves Christen.*

Mesdames et Messieurs, je vous remercie tantôt *de* et tantôt *pour* votre attention, *de* ou *pour* comme alternait Yves Christen dans une systématique que nous explorerons dans notre prochaine leçon, dépouillant l'intégralité de ses discours d'adieux, dont le plus beau, à la fin de son mandat de président, nous a valu cette perle: *Je ressens l'émotion qui vous étreint en ces minutes où des pages de votre vis se tournent.*

Une phrase dont le martellement aurait été forcément inadéquat.

Discours de réception de Mme Liliane Maury Pasquier lors de la cérémonie du Champignac 2006

CHÈRES Champignaciennes, chers Champignaciens, c'est un grand honneur pour moi de recevoir aujourd'hui le Champignac d'Or que je convoitais depuis de nombreuses années. On pourrait même dire que, dès ma naissance il y a cinquante ans très exactement, j'ai mis toute mon énergie à gravir les échelons de la rhétorique pour parvenir, enfin, au pinacle de l'art oratoire! Il m'a bien évidemment d'abord fallu apprendre à prononcer des mots puis à faire des phrases pour fréquenter ensuite assidûment les bancs des écoles publiques enfantines, primaires et secondaires de Genève. Entrée en politique en 1979, je me suis exercée à la pratique des discours aux niveaux municipal, cantonal et fédéral mais ce n'est que depuis ma première élection au Conseil national, en 1995, que j'ai pu pratiquer l'art des interviews radiophoniques ou télévisées, catégorie qui me vaut aujourd'hui la distinction que vous me remettez.

***

En toute modestie, je dois avouer que je suis assez fière de la phrase que j'ai prononcée le 20 mars dernier, au micro de la RSR. D'une concision exemplaire, cette phrase consacrée à la 5e révision de l'assurance invalidité réussit le tour de force de faire référence à deux handicaps en 10 mots. Si on m'avait laissé la possibilité de développer un peu, j'aurais pu encore améliorer mes propos, ce qui aurait donné à peu près ceci:

«Tout le débat se base sur un non-dit largement sous-entendu dont l'absence de visibilité laisse percevoir l'intangibilité et l'immobilité absolues.» Et trois de plus! Malheureusement, les impératifs de la radio du 21e siècle m'ont empêchée de le faire.

L'honneur que vous me faites aujourd'hui me touche également particulièrement parce que, d'après mes recherches, peu nombreuses sont les femmes à avoir été couronnées –même si le terme est impropre– du titre de Maire de Champignac. Ma nomination va dans le sens d'une normalisation de la présence des femmes en politique et d'une reconnaissance de leurs qualités fondamentales. Ainsi, comme vous me l'écriviez dans la lettre qui m'annonçait ma désignation, le prix que vous me remettez aujourd'hui *«récompense les hommes politiques»*. Nous pouvons donc en déduire que les femmes sont des hommes politiques comme les autres… ou presque. Je vous invite donc à poursuivre dans cette voie et à me donner de nombreuses successeurs dans les années à venir.

Enfin, mon plaisir est d'autant plus grand qu'aujourd'hui non seulement c'est mon anniversaire mais que, grâce à vous, c'est aussi ma fête!

Les meilleures choses ayant une fin, je m'arrête ici pour mieux pouvoir faire la fête.

Vive l'humour et basta!

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique, Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias, ma petite librairie autogérée,

Dix-neuf ans. Oui, dix-neuf ans!

Cela fait dix-neuf ans que chaque année d'innombrables candidates et candidats s'élancent à l'assaut des sommets champignaciens, sûrs et certaines de décrocher au moins une mention, sinon une statuette, ignorant l'impitoyable sélection démocratique qui ne portera que très peu d'entre eux sur le pavois de la renommée, pour autant que le jury, clandestin et incorruptible, ait validé leur nomination.

Dix-neuf ans, cela fait dix-neuf ans que l'Académie champignacienne se réunit en sous-sol un matin de décembre, gavée de cacahuètes et de mandarines, pour acclamer les élus du jour.

Dix-neuf ans, cela fait dix-neuf ans que je m'habille en pingouin, dans ce costume ridicule dont les coutures vont bientôt éclater.

Et donc, si je compte bien, ce sera l'an prochain que se déroulera le vingtième Grand Prix du Maire de Champignac. Pour marquer cette double décennie, pour perpétuer la mémoire de tous ces lauréats, il faut préparer dès maintenant une cérémonie exceptionnelle.

À cette occasion, il s'agira d'associer étroitement deux partenaires de choix. Tout d'abord, nous fêterons la patrie d'origine du Maire du Champignac. Si elle existe encore, la Belgique sera notre invitée d'honneur. Mais nous associerons également à cet anniversaire sa terre d'adoption, le terroir qui a vu naître et prospérer le Grand Prix: Lausanne.

En effet, longue est la liste des syndics, municipaux et autres élus lausannois; des pasteurs, écrivains et autres journalistes lausannois; des promoteurs immobiliers, démographes, muséologues, économistes, colonels, recteurs et autres artisans lausannois qui ont fait œuvre champignacienne. Tous n'ont pas gagné, mais tous ont participé.

Comment exprimer cette fusion entre une ville et une idée? Comment inscrire dans le paysage urbain de cette ville citadine qu'est la métropole lausannoise tout ce que le Champignac lui a apporté, tout ce qu'elle a donné au Champignac?

Il nous faut un monument.

Oui, un édifice à l'air libre, solidement campé dans la topographie du lieu, enraciné dans la moraine, qui permettra à tout un chacun de contempler le Maire de Champignac dans sa gloire, dans son élan, dans sa beauté même, je ne crains pas de le dire.

Successivement vouée à la Sainte Vierge, à la médecine allopathique, au parti libéral et, plus récemment, au mouvement olympique, Lausanne trouvera un nouveau souffle, culturel et touristique, en devenant, pour le monde francophone tout entier, la capitale de la rhétorique, le chef-lieu du mieux-disant, l'Olympe de l'éloquence.

C'est pourquoi nous lançons aujourd'hui solennellement une pétition adressée au conseil communal. Les cadres de notre comité de soutien vont d'ailleurs profiter de la présence de nombreuses personnalités dans la salle pour entamer dès maintenant la récolte des signatures au bas de cette pétition, pendant que je vais vous en lire le contenu *[voir ci-contre]*.

Je vous rappelle que conformément à l'article 33 de la Constitution fédérale et à l'article 31 de la Constitution vaudoise, toute personne, suisse ou étrangère, majeure ou mineure, physique ou morale, jeune ou âgée, grande ou petite, tierce ou seconde, a le droit, sans encourir de préjudice, d'adresser une pétition aux autorités et de récolter des signatures à cet effet. Les autorités sont tenues d'examiner les pétitions qui leur sont adressées et d'y répondre.

Civiques jusqu'au bout, nous ne saurions lancer ce vaste mouvement populaire sans l'accompagner de quelques propositions concrètes. Voici donc les emplacements auxquels nous avons songé pour le futur monument.

Sur la colline de Montbenon, le Maire de Champignac révélerait une facette méconnue de sa personnalité: essayiste et moraliste, penseur exigeant, fervent et scrupuleux, s'efforçant de conjuguer les impératifs de la foi et ceux de la liberté, revenant sur leur convergence et leur communauté de destinée, pratiquant une discipline de la langue, considérée comme une exigence morale et spirituelle. Son socle permettrait surtout d'afficher chaque soir le programme de la cinémathèque.

Enfin, mieux qu'à Rhodes, deux colosses gigantesques pourraient garder les portes du futur Palais du Verbe, au lieu-dit si justement baptisé Beaulieu, face aux Alpes, sous l'axe de la piste 36 de l'astroport intergalactique de la Blécherette. Ces géants brillant de mille feux apporteraient une utilité à un bâtiment en déréliction, dont certains pavillons s'effondrent, et un espoir de revitalisation pour les quartiers du Nord, menacés de se transformer en morne cité-dortoir.

Mais j'arrête là ces perspectives grandioses, destinées à vous encourager à signer et à faire signer la pétition. Rendez-vous en mars 2007 pour le dépôt de notre revendication légitime auprès des autorités.

À bas le sens, à bas la langue, vive la parole, vive le Champignac!

Je vous remercie de votre attention. Nous allons maintenant remettre aux lauréats leurs prix, trois diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer.

Sur la place de Palud, en lieu et place d'une vieillerie trop fardée qui ne représente plus rien, le monument servirait à rappeler à la population que le Grand Prix bat son plein en permanence dans un bâtiment voisin. On pourrait même doter le socle d'un *champignacographe*, qui enregistrerait les pics d'activité survenant en général le mardi soir. L'abreuvoir sera conservé pour étancher la soif qui s'empare de l'orateur après son acte.

Sur la place du Château, adossé au siège du Conseil d'État, face au Département de la Sécurité et de l'Environnement et à proximité des ruines de l'ancien Grand Conseil, victime, telles les murailles de Jéricho, de ce qu'on y entendit, la statue montrerait que le canton de Vaud, bien que largement extérieur à Lausanne, peut lui aussi, lorsqu'il s'en donne la peine, participer de la flamme champignacienne.

Surplombant la place de la Riponne, à droite du flamboyant Palais de Rumine, l'effigie du Maire de Champignac vibrerait à chaque passage du M2 et bénirait deux fois par semaine le marché aux bestiaux. Munie d'une caméra de surveillance, elle permettrait également d'observer les élus de Lausanne-ensemble, qui chaque nuit depuis cet été montent une garde vigilante autour des distributeurs automatiques de seringues.

Pétition au Conseil communal de Lausanne

Un Champignac d'airain pour Lausanne

Ayant vu naître sur son sol le Grand Prix du Maire de Champignac, qui depuis 1988 distingue les plus belles prouesses oratoires et littéraires romandes de l'année,

ayant elle-même fourni, par ses autorités et sa population, de nombreux lauréats et de plus nombreux encore candidats à ce Grand Prix,

ayant perdu depuis l'annexion bernoise toute figure tutélaire capable à la fois de l'incarner et d'assurer son rayonnement par-delà le lac et les collines, la ville de Lausanne se doit d'honorer dignement le Maire de Champignac en lui dédiant un monument grandiose et impérissable, situé en un emplacement visible et passant.

N'importe quelle forme pourra être envisagée: colonne, trophée, mémorial, aquarium, cénotaphe, tumulus, mausolée, sépulcre, stûpa, alignement mégalithique ou arc de triomphe. Il importera seulement de mettre en évidence l'élan champignacien et son lien indissoluble avec la cité.

Les personnes soussignées, amies de la logique et de la langue française, demandent au Conseil communal de Lausanne:

- **d'approuver le principe de l'érection en ville de Lausanne d'un monument voué à la gloire du Maire de Champignac,**
- **de charger la Municipalité d'envisager les modalités pratiques d'une telle érection.**

Nom	Prénom	Localité	Signature
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....
.....	.....	.....	.....

À renvoyer jusqu'au 21 mars 2007 à l'Académie champignacienne
c/o La Distinction, case postale 125, 1018 Lausanne 18
D'autres exemplaires à télécharger sur www.distinction.ch

Un témoin oculaire et auriculaire

«*Cherchez-vous un flatteur de vos faiblesses?* (…) *Allez trouver Chateaubriand. Nul ne sait mieux vous prouver par son exemple que la sincérité n'est pas plus nécessaire au talent que la vertu et la sagesse ne le sont à la considération et au bonheur.* (…) *Dans un salon, il se tient à l'écart, parle peu, et l'on prend bien souvent pour de la préoccupation et de la rêverie un silence qui n'est dû qu'à une sorte de satiété et d'ennui.* (…) *Prenant successivement toutes les formes, tous les caractères, il n'est ni déplacé ni parfaitement franc dans aucun. Il imite toujours, avec la prétention d'être toujours original.* (…) *L'amour a tenu une grande place dans sa vie, mais il n'a jamais aimé.* (…) *Ne cherchant dans l'amour que le bruit et la renommée du succès, il brave toutes les convenances pour que l'on sache qu'il est l'objet d'une grande passion. Le succès est l'idole à laquelle il a tout sacrifié.*»

Ce portrait sans complaisance d'une figure littéraire et mondaine saillante de l'époque consulaire coule de la plume fluide de Mathieu Molé. Ce dernier, issu d'une lignée de noblesse de robe sous l'Ancien Régime, fut dès l'âge de treize ans orphelin de son père, guillotiné en 1794. Plus tard, profitant de la réaction instaurée par un Bonaparte soucieux d'attirer à lui les jeunes talents, il deviendra ce qu'il est convenu d'appeler un grand commis de l'État. Reçu auditeur au conseil d'État, ensuite conseiller d'État en titre, il sera après 1815 ministre de la marine et des colonies sous la Restauration, pair de France, et même ministre des affaires étrangères puis premier ministre sous la monarchie de Juillet. Auteur à l'écriture limpide de souvenirs de jeunesse dont la rédaction fut probablement entamée vers la fin de l'épopée napoléonienne et romanesquement retrouvés dans un grenier de campagne par la marquise de Noailles en 1939, Mathieu Molé excelle dans l'art éminemment français du portrait, genre où il se révèle l'égal de ses prédécesseurs. Admirons avec quelle obvie concision il esquisse le profil moral de son illustre modèle, le premier consul:

«Il ne fut ni bon ni méchant, ni juste ni injuste, ni avare ni libéral, ni cruel ni compatissant, il fut "tout politique". *Il ne vivait que pour ses desseins. Il faisait avec la même indifférence le bien toutes les fois qu'il le croyait utile, le mal lorsqu'il le jugeait nécessaire. Son esprit le portait même plutôt vers le bien parce qu'il savait qu'à chances égales c'est une route plus sûre que le mal vers le succès. Toute sa morale ne tenait qu'à ses lumières, elle ne venait jamais de son instinct et encore moins de son sentiment.»*

Au cœur du système

Homme réservé, timide et quelque peu gourmé, Molé choisit de se mettre à l'écoute de ses contemporains, et notamment du plus prestigieux d'entre eux, le futur empereur, qui en faisait volontiers son confident. Bien que transparaisse en filigrane dans ses souvenirs la vision sociétale d'un descendant d'une dynastie parlementaire d'ancien régime qui tend à voir spontanément le garant de l'équilibre politique dans l'existence d'une élite héréditaire de notables du service d'État, il sut élargir son champ et se montrer un observateur affûté de l'évolution des choses et des esprits, toujours soucieux de raccrocher ses observations au mouvement de l'histoire. Ainsi aperçut-il très vite la signification de l'action de Napoléon, formulée par le noble corse lui-même, qui consista à écarter les idées de la révolution pour mieux en préserver les intérêts: la substitution partielle d'une nouvelle classe propriétaire et politique à l'ancienne. En ces temps de réaction contre les excès des passions révolutionnaires où, tel un ressort longtemps comprimé, l'esprit de l'homme revenait impétueusement sur lui-même, les fractions de la bourgeoisie qui avaient tiré parti de la Révolution, encore tout ébaubies d'être les bénéficiaires d'une tempête qui faillit les emporter, aspiraient à la stabilité, et une partie du pays avec elles:

«C'était le moment qu'au XVIIIe siècle Bonaparte avait saisi; c'était le mouvement qui l'avait porté. La réaction fut si générale et si vive que l'esprit d'examen sembla un moment en péril. Les hommes, affamés de foi et de repos, redemandèrent à grands cris leurs anciennes croyances, et toutes les habitudes hiérarchiques qui donnent tant de modération aux désirs. Ce fut le génie de Bonaparte de ne pouvoir se méprendre sur la nature du mouvement de ces esprits ni sur leur durée. Mais, ainsi que je le lui ai entendu dire plus tard, il regardait l'Europe comme irrémédiablement réservée à des crises amenées par l'envie des classes moyennes, celles-ci transigeant quelquefois avec les classes supérieures au moyen de gouvernements constitutionnels, mais prenant aussi pour auxiliaires les classes inférieures, et amenant ainsi une anarchie, un désordre dont la seule issue comme le seul remède serait le despotisme. Né despote lui-même, et se sentant une volonté égale à l'intelligence, il favorisait donc la réaction, mais à la condition de ne s'en laisser jamais maîtriser.»

Deux canailleries en bonus

En contrepoint à ce que ces considérations austères recèlent peut-être d'excessivement sérieux, autorisons-nous un petit détour par le poulailler de la politique, les alcôves des puissants. Allons jeter un œil furtif chez la belle Pauline (la sœurette à Bonap'):

«Mme Leclerc, connue depuis sous le nom de princesse Pauline lorsqu'elle eut épousé en deuxièmes noces le prince Borghèse (…) *mérite bien de trouver place dans ces* Mémoires, *ne fût-ce que comme une des plus jolies femmes qui aient jamais existé. Elle était petite, mais sa taille était parfaite; elle avait les mains, les bras et les pieds faits à plaisir. Les épaules, la gorge charmantes, le col admirable; son profil était celui de la Vénus de Médicis; ses traits d'une finesse extrême manquaient pourtant de physionomie, et son sourire avait plus de grâce que d'expression. Sa bêtise n'avait d'égale que sa beauté et son ignorance. Je ne sais quoi de vicieux et de dissolu respirait dans toute sa personne, et repoussait l'amour, tout en excitant le désir. On ne pouvait la voir sans éprouver un secret dépit de ne pas se sentir attiré par une personne aussi belle.»*

La chair splendide de cette prostituée de luxe –qui ne s'en souvient?– affola la libido de Canova, lequel l'immortalisa dans le marbre (la statue est visible à Rome, à la Villa Borghese ou *casa di Paulina* comme l'appellent les natifs). Les amateurs de torridité littéraire se reporteront avec émoi, sueur et tremblement, aux pages débordantes de sensualité qu'y consacre Alejo Carpentier dans *Le Royaume de ce monde*, lorsqu'on voit Soliman, le vieil esclave noir qui fut en Haïti le masseur de Pauline, reconnaître sous ses doigts tâtonnants et hallucinés d'homme ivre entré par mégarde dans un cabinet condamné l'anatomie autrefois familière de la belle, telle que l'a pétrifiée avec dévotion le génie marmoréen du sculpteur amoureux.

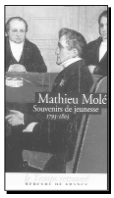
Mais c'est assez divagué. Il ne messied pas, ce nous semble, de finir par où nous avons commencé, en épinglant à nouveau Chateaubriand grâce au talent du mémorialiste qui le portraiture avec une jubilation si manifeste:

«Il commençait dès lors ce métier de courtisan honteux que, depuis, il a soutenu si longtemps avec tant de succès et de bonheur pour sa renommée. Son défaut de fortune et son goût pour toutes les jouissances de la vie le ramenaient sans cesse vers le pouvoir qui pouvait les lui procurer. Semblable à ces femmes qui, pour conserver leur réputation, préfèrent des prostitutions secrètes à une galanterie éclatante, il aurait voulu réunir aux profits de la flatterie les honneurs de l'indépendance, et même la vogue de l'opposition. C'est ainsi que, dans un certain monde, il critiquait amèrement tous les actes du Premier Consul, et rabaissait sa gloire, tandis qu'il passait chez Mme Bacciochi et chez Lucien pour son plus grand admirateur. Il n'est pas rare de voir des hommes prendre un double visage et essayer de concilier l'honneur et le profit, mais il l'est de voir y réussir aussi complètement que Chateaubriand, et faire autant de dupes qu'il en a faits.»

J.-J.M.

Pauline, née Paoletta, Bonaparte (1780-1825), par Antonio Canova (1757-1822)

François-René de Chateaubriand (1768-1848)



Mathieu Molé
Souvenirs de jeunesse 1793-1803
Mercure de France, 2005, 567 p., Frs 17.30

Devoir de souvenir de vacances

Sydney, été 2006

Bourses équitables

Frédéric Lordon
Et la vertu sauvera le monde...
Raison d'agir, 2003, 125 p., Frs 12.20

2006 a marqué un nouveau record dans les opérations boursières de fusions: 3600 milliards de dollars. On se rappelle qu'un pic avait également été atteint en 2000 (3400 milliards), juste avant l'éclatement de la «bulle», puisque le vocabulaire de la légèreté et de l'insignifiance est désormais installé pour désigner ces catastrophes financières, toujours détachées de leurs suites sociales. Tout est donc réuni pour promouvoir ce petit ouvrage, paru en 2003, qu'on gardera à portée de main ces prochains temps. Il ne devrait pas tarder à servir.

Après avoir décrit la manière dont le fonctionnement propre au capitalisme financier est devenu progressivement la norme idéale pour toutes les entreprises, puis illustré son propos au travers des déconfitures de quelques grands groupes français, Lordon s'acharne avec une méchanceté qui fait plaisir à lire sur les bons apôtres de la *corporate governance*, les bateleurs de l'éthique des affaires et les chamans de la transparence, qui se sont efforcés ces dernières années de nous chanter la ritournelle de la moralisation de la finance.

En bon disciple de Bourdieu, il montre que falsifications, maquillages, mensonges et dissimulations ne sont pas des errements d'individus moralement déficients mais des effets de structure, des produits d'un système qui a graduellement imposé la domination de ce qu'il appelle «la finance déréglementée». Ainsi, par les cahots vers le chaos, les entreprises se sont trouvées soumises chaque jour davantage aux raids des traders et aux diktats des actionnaires, et les employés licenciés, ruinés par l'actionnariat salarié et doublement menacés par les investissements à risques de leurs fonds de retraites.

Les jérémiades moralisatrices ne sont pas que ridicules, elles sont dangereuses car entonnées par des gens à l'horizon intellectuel borné par la doxa économique, elles engendrent des remèdes pires que le mal, comme cette *corporate governance* qui consiste à administrer à chaque étape au malade un peu plus du poison qui le tue, ou comme ces *stock-options*, carottes aux managers pour les souder encore davantage à la volonté des seuls actionnaires. À tel point qu'au sortir du livre, on se prend à regretter l'usine fordienne, avec ses patrons autocrates et sa main-d'œuvre stabilisée, qui a fait les «Trente Glorieuses».

Lordon accorde une grande attention au vocabulaire. Un lexique éclaire quelques termes économiques souvent balancés comme des faux par les discoureurs du parler-économique. Des mots comme mondialisation (*alias* contrainte extérieure) sont remis à leur juste place, celle de nuages de fumée. L'auteur a quelques formules magnifiques aussi: le marché financier est décrit comme un *«banc de poissons qui s'enthousiasme pour sa propre image un jour et a peur de son ombre le lendemain,* [à qui] *le capitalisme dans son organisation actuelle confie son pilotage stratégique.»*

Finalement, le récent procès Swissair participe de la même logique. Tandis que l'État, les médias et la rumeur publique réclament des têtes et le repentir pour les fautes commises, les accusés se taisent parce qu'il n'y a rien à dire: ils ont fait ce que le système leur faisait faire. L'aveu par le mutisme, en quelque sorte. *(J.-F. B.)*

Littérature romande™

Mise à jour du carnet mondain de Maurice Chappaz

MAURICE Chappaz a décidé de ne pas répondre au volumineux courrier reçu à l'occasion de son nonantième anniversaire. Ainsi plus de deux cents messages resteront sans réplique. Il préfère consacrer son temps à écrire un poème et s'en explique à la page 38 du *Temps* du 13 janvier 2007. Il publie néanmoins de manière scrupuleusement alphabétique la liste des prénoms de tous ses correspondants.

Afin de faciliter la tâche des philologues futurs et des éditeurs du dernier volume de sa correspondance, nous nous proposons d'identifier ces amis de Maurice qui prétendent le connaître et qui n'avaient pourtant pas joint d'enveloppe timbrée pour la réponse.

On peut nous envoyer des suggestions pour corriger ou compléter cette liste à l'adresse *landerneau@distinction.ch*.

Les identifications seront classées en trois catégories: C = certaine; P = de possible à probable; D = douteuse. Selon Maurice Chappaz, il peut y avoir jusqu'à 5 noms par prénom.

Les Archives littéraires de Berne, Le Centre de recherches sur les lettres romandes de Lausanne, La Médiathèque du Valais de Sion et le buraliste postal de Le Châble seront régulièrement tenus au courant de nos recherches.

Prénoms livrés à la presse par l'auteur

Alain	Bruno	Fabio	Isabelle	Marie-Thérèse	Pierre
Alberto	Catherine	Fabrice	Jacques	Marijo	Pierre-Alain
Alessandra	Cécile	Fatima	Jacqueline	Marius	Pierre-André
Alexandre	Céline	Flavio	Jean	Marlène	Pierre-François
Amaudry	Charles	Francine	Jean-Henri	Marlyse	Pierre-Yves
André	Charlotte	François	Jean-Lou	Maurizio	Philippe
Anne	Christiane	Georges	Jean-Louis	Michael	Renée
Anne-Hélène	Christine	Gérald	Jérôme	Michel	Roger
Anne-Lise	Christophe	Gertrud	Jil	Michel-Edouard	Roland
Anne-Marie	Claire	Giorgio	José-Flore	Monique	Rosemonde
Ariane	Claude	Gilberte	Joseph	Moreno	Stéphanie
Armando	Cornélia	Gori	Laurent	Mouse	Susy
Arnaud	Curdin	Guillaume-Albert	Louis	Murra	Sylviane
Béat	Daniel	Guy	Louise	Nicolas	Vincent
Benoît	David	Hélène	Lydie	Oriana	Wilfred
Bénédicte	Denise	Henri	Madeleine	Pascal	Yves
Bernard	Edda	Hilde	Maggy	Pamela	Illisibles
Bertil	Eliane	Ingrid	Marcel	Patricia	
Bertrand	Elsie	Irène	Marcello		
Brigitte	Eric	Irina	Marie-Laure		

Résultats de cette enquête sur: http://www.distinction.ch/LD.lettresromandes.html

Petit commerce

Ode à Lydie

COMME tout le monde, pour faire mes commissions, je dois éviter soigneusement les produits Weight Watchers (trop chers et inutiles puisqu'on a tendance pour compenser la légèreté à en consommer davantage), les Fine Food (personne n'aurait l'idée d'essayer une gamme de mets raffinés regroupés sous une appellation anglaise), et les Prix Garantie (qu'on abandonne après avoir dû jeter la moitié d'un filet d'oranges Prix Garantie à la poubelle le lendemain de l'achat).

Comme tout le monde, je sifflote et chantonne en poussant mon caddie pour ne pas entendre les conseils mielleux qui coulent et roucoulent des haut-parleurs et je grogne au moment où je sens que le slogan néo-égoïste *«Coop, pour moi et pour toi»* va conclure le message.

Comme beaucoup, je paye mes achats avec la carte de crédit Supercard Plus. Grâce à elle, je peux me rendre compte à chaque passage à la caisse du nombre de superpoints que j'ai engrangés et qui me permettront un jour d'acquérir le four à micro-ondes dont j'ai réussi à me passer jusque-là; en revanche je dois attendre le décompte mensuel pour connaître le montant de mes dépenses.

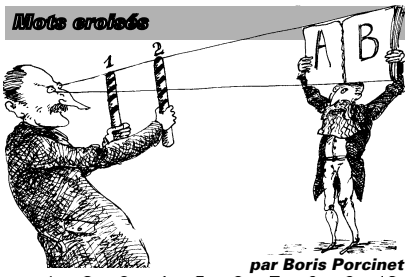
Contrairement à la plupart des gens, qui n'auront conservé que la recette des deux pages centrales, j'ai lu dans *Coopération* du 3 janvier le billet de Lydie Goltdammer-Fourkal, cheffe de la publicité chez Coop.

«Sous le slogan "Coop, pour moi et pour toi", les Suisses ont découvert le nouveau visage de la publicité Coop il y a une année. Durant toute l'année, nous avons communiqué avec charme et sympathie notre message principal: "Chez Coop, il y a exactement ce que je veux". Nous avons présenté le large spectre de nos prestations tantôt avec humour, comme sur nos premières affiches représentant un homme enceint, tantôt avec beaucoup d'émotion, comme dans notre spot TV pour Coop Naturaplan mettant en scène un jeune campagnard.»

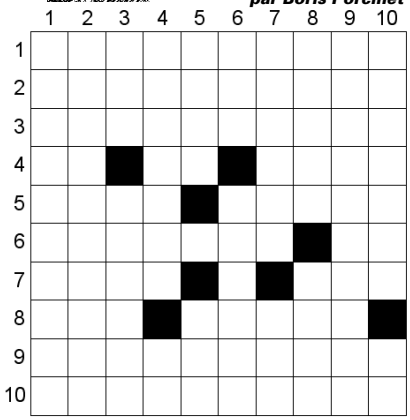
Des lignes de produits à éviter, une carte de crédit poussant à l'endettement, et maintenant une publicitaire qui raconte froidement comment elle prend les consommateurs pour des imbéciles…

Tout se passe vraiment comme si les dirigeants de Coop étaient payés en sous-main pour affaiblir leur entreprise afin d'en faciliter le rachat par Migros… *(Sch.)*

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche a droite

1. Sa formule 1 en Suisse: déclarer forfait.
2. Tout le gratin s'y retrouve.
3. Qui récupèrent l'odeur du précédent.
4. Vieux système étasunien de fenêtres – Appel de l'Abbé Pierre en 1912 – Prénom masculin.
5. Amena – Dota.
6. Amena un concept – Mise en pratique réduite.
7. Génie aquatique – Prend contact avec le club.
8. Vieux souverain – En plein milieu du cercle.
9. Une femme qui rend la monnaie.
10. Espèces de beau ou de bon temps.

De haut en bas

1. Tel le patron non-imposable de l'impossible maison de meubles.
2. Mis au goût étasunien.
3. Une fois ça va, trois fois, bonjour les hourras – Traitant.
4. Traitement sur une pièce – De la chair à busherie?
5. Une sacrée image – De l'énergie abrégée.
6. Recueil – À poils, le mutant.
7. Il faut y aller vraiment ou le faire faussement – Un petit centime jaune.
8. Feuillu – Preuve.
9. C'est son genre de dire du mal, notamment du 7 vertical.
10. Survivant – Fais acte de présence.

Histoire des religions

Réinterprétation des rites funéraires en Inde

Fervent militant anti-alcool, Gandhi doit se retourner dans sa tombe: le pays qu'il a mené à l'indépendance connaît une révolution qui sent fort la fermentation. Jadis sacrée par l'OMS championne des nations peu consommatrices d'alcool, l'Inde devient un mauvais élève.

Andrée-Marie Dussault, «Les Indiens boivent cul sec», in *La Liberté*, 5 décembre 2006

Littérature romande™

La Migros boude Ramuz

Le géant orange ne soutient plus la publication des œuvres complètes à travers son Pour-cent culturel, et casse les prix à Ex-Libris.

APRÈS les trois volumes en un tome chacun du *Journal* et les deux tomes du volume des *Premiers écrits*, nous voici à nouveau les heureux récipiendaires de deux nouveaux livres numérotés comme 5e et 6e volumes des *Œuvres Complètes* et 1er et 2e tomes des *Nouvelles et Morceaux* qui en compteront 5 soit en tout 7 tomes pour 6 volumes.

Qu'est-ce qui a changé fondamentalement entre les premières publications des œuvres de C. F. Ramuz et celle de ce jour? Alors que l'entreprise d'édition critique reçoit le soutien de l'État de Vaud, du Fonds national, de l'Office fédéral de la Culture, de la Loterie Romande, de la Fondation Leenaards et de Sandoz, une aide spécifique a été attribuée pour la publication elle-même par plusieurs institutions culturelles: Sandoz, Pro Helvetia, Pour-cent culturel Migros et Loterie Romande section vaudoise pour le *Journal* et les *Premiers Écrits*. La famille de Ramuz est également remerciée pour le *Journal* et s'y rajoute La Fondation Ramuz pour les tomes suivants. Changement de cap pour les deux derniers volumes en date: il n'y a plus que Sandoz, Pro Helvetia et Loterie Romande qui soutiennent la parution des *Nouvelles et Morceaux*. Le Pour-cent culturel Migros s'est retiré du projet. Qu'est-ce à dire? On sait que la charte rédactionnelle de la Migros interdit à ses collaborateurs même extérieurs de faire la moindre allusion au marché de la distribution en Suisse dans tout billet même d'humeur publié par *Migros Magazine*. Il semble désormais que ce soit également le cas pour la littérature sponsorisée par Migros à travers son Pour-cent culturel. La phrase qui, semble-t-il, a posé un sérieux problème est à la page 237 du Tome I de *Nouvelles et Morceaux*: *«…un matelas de varech qui coûte 10 fr 75 au Bon-Marché ne coûte rien que 8 fr 65 au Bazar de l'Hôtel de Ville et est vendu 5 fr 95 seulement aux Élégants…»* écrit Ramuz. Ce type de publicité comparative contredit la pratique de la Migros qui sépare clairement le rédactionnel de la publicité. Il faut aussi savoir qu'aujourd'hui, à côté d'Herren Globus, Globus Waren'häuser, Interio, Office World, Globi-Verlag et tout récemment Denner pour ne citer que les plus connus, Migros contrôle aussi ABM-Au-Bon-Marché épinglé par Ramuz! Ceci suffirait à expliquer cela.

Pire encore, en page 349 du même livre, Ramuz parle du «magasin de la Consommation» comme du seul commerce d'une commune identifiée comme celle de Lens, probablement l'ancêtre du magasin Primo qui s'y trouve encore seul aujourd'hui; on y lit donc en filigrane une critique du réseau de Migros! A la page 174 du Tome II, *«des femmes venues en commission»* sont aperçues à la laiterie qui est au centre du village. À la page 287 un boucher désespère et finit par se donner la mort. En page 322, Ramuz fait l'éloge du plus important marché de l'année où l'on vient surtout pour boire! C'en était trop.

P. P.

C. F. Ramuz
Nouvelles et Morceaux
Slatkine, 2006, deux tomes parus à Frs 40.– chez l'éditeur (qui lutte pour le prix unique) et à Frs 36.– à Ex–Libris de la Migros (qui n'en a pas soutenu la publication)

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Trente-deuxième épisode

Résumé des épisodes précédents

Après une nouvelle discussion avec le lieutenant-colonel Arroland, du Deuxième Bureau français, l'inspecteur Not doit assister à la présentation de matériel destinée aux attachés militaires étrangers.

Le Mont-sur-Lausanne, jeudi 9 septembre 1937, 15h30

Une vaste tente de toile grise, probablement un hôpital ou une écurie de campagne, allait abriter la réunion des attachés militaires et autres représentants officiels accrédités par les diverses ambassades. Le cordon de sentinelles, qui, le mousqueton au coude et le casque au ras des sourcils, montaient la garde alentour, avait été disposé le dos à la tente, à une dizaine de mètres, de façon à ce que nul, surtout pas ces braves soldats de milice, ne puisse entendre ce qui allait se dire à l'intérieur. Des officiers de l'État-major, parements noirs et regard de la même teinte, filtraient les entrées. Je fus admis sans autre forme de procès, dans le sillage de l'agent français. Le premier rideau de toile franchi, une silhouette en képi, rendue méconnaissable par le brusque passage de la lumière éclatante de cette journée d'été à la pénombre de la tente, accueillait l'invité. L'hôte se présentait à chaque fois sobrement: «Colonel Masson, alias Dumur, rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse*, chef du Service de Renseignement.» Derrière lui, je crus voir s'éclipser sous les gradins l'ombre large d'un civil que j'avais croisé le matin même. Le chef de la Bupo, l'«ami Fritz», était présent lui aussi.

Au centre du chapiteau, on avait tracé un rond de sciure au milieu duquel se tenaient stoïquement sur un podium deux caporaux des transmissions. Le plus fort, portant un énorme émetteur sans fil, ployait sous la charge, tandis que l'autre actionnait frénétiquement la manivelle d'un téléphone de campagne afin d'établir une communication. Tout autour, la foule croissante des spectateurs s'installait sur les gradins en cancanant, sans accorder la moindre attention à l'appareil ou aux divers panneaux placés au fond de la piste, qui décrivaient en schémas détaillés les difficultés et les succès de la téléphonie sans fil en milieu alpin.

Épaulettes, galons, passepoils, brandebourgs, tous les ornements des uniformes militaires du monde s'étaient donné rendez-vous là. Les dorures, les plumets, les glands, les rubans et les médailles des tenues d'apparat revêtues par les attachés militaires sud-américains le disputaient à des costumes nettement plus ternes, inspirés des tenues de combat portées dans les tranchées de la guerre précédente. Tous les présents avaient gardé leurs lunettes de soleil, ce qui donnait au lieu l'apparence d'un championnat de poker. J'eus le sentiment de reconnaître une bonne partie d'entre eux, pour les avoir croisés les jours précédents, dans les couloirs de l'hôtel de la Paix ou aux obsèques du baron de Coubertin. Même le berger allemand que je vis rapidement passer entre les bottes et les sabres me parut quelque peu familier.

Le colonel Masson expédia en quelques instants la démonstration technique, parvenant à joindre par les ondes une brigade de pontonniers en train de franchir le Talent, une escouade détachée au sommet de la Tour-de-Gourze et enfin l'état-major de la division, situé dans la clairière voisine. L'indifférence était générale: cette radio portative n'intéressait personne, à commencer par l'orateur.

Il changea alors de ton et sortit de sa tunique quelques pages dactylographiées sur papier pelure, qu'il se mit à lire précautionneusement, comme s'il marchait sur des œufs avec ses souliers militaires aux pieds.

– Messieurs, chers confrères, dans les circonstances belliqueuses qui agitent l'Europe aujourd'hui, il s'agit de bien comprendre la position de la Suisse. Nous sommes neutres, et pourtant nous n'adhérons pas au principe de la non-intervention en Espagne. Pourquoi donc? Je vais vous le dire. La non-intervention est déjà une prise de position dans le conflit, puisqu'elle présuppose que d'autres vont se livrer à une intervention. Nous préférons de loin parler de non-immixtion. Notre neutralité ne saurait permettre que quiconque croie que la Suisse blâme, juge, interprète ou même commente l'attitude d'un autre Etat, quel qu'il soit, interventionniste ou pas.

Le brouhaha s'était progressivement réduit durant le début du discours.

Le lieutenant-colonel Arroland, plus ricanant que jamais, se pencha vers moi: «Cléopâtre, qui épousa son frère, qui non seulement coucha avec tous les conquérants romains, mais se livra avec frénésie à toutes les débauches pour conserver son royaume, devrait être déclarée sainte patronne de la Suisse. Il faudrait la vénérer dans tous les foyers helvétiques, au lieu de ce semi-pédéraste de Guillaume Tell…»

De nombreux espions, reconnaissables à leurs lunettes noires, étaient présents ce jour-là, pour surveiller au plus près les personnalités qui assistaient au défilé du Mont-sur-Lausanne.

– Nous sommes, d'abord et uniquement, neutres, et cette neutralité ne doit pas être non plus comprise comme un reproche, même muet, à ceux qui ne le sont pas. En quoi consiste-t-elle alors? Je vais vous le dire. Nous sommes neutres par nature, comme la pluie est humide, comme le miel est sucré, comme le joran souffle sur le lac. À cette neutralité, nous n'ajoutons aucun qualificatif: elle n'est ni variable, ni conjoncturelle, ni différenciée, ni relative, ni momentanée, termes qui tous la restreignent plus ou moins. Notre neutralité est, cela seul compte. Elle est impartiale, inexpressive, sans passion, objective. C'est la neutralité de la matière, la force tranquille et indifférente du granit de nos Alpes, une valeur aussi peu masculine que féminine, pas plus yin que yang, autant acide que basique, c'est le troisième fil du courant triphasé, la particule de l'atome dénuée de charge électrique.

»Bien entendu, vous êtes libres de ne pas partager cet avis, et rien ne nous poussera à contester vos arguments. Nous allons redevenir vraiment, purement neutres, après une brève parenthèse due à notre entrée dans la SDN. Nous voulons désormais offrir nos bons offices à tous, même à ceux qui n'en voient pas l'intérêt ou qui les refusent. Il s'agit pour nous de favoriser les échanges de toutes natures. Tel est le sens que je donne à notre rencontre, où pourront être abordés tous les sujets, même les plus délicats.

Un silence absolu accompagna ces derniers mots.

– Mais nos échanges ne s'arrêteront pas là. Comment allons-nous continuer? Je vais vous le dire. Nous nous retrouverons dès la fin des débats pour deviser de façon informelle autour du grand buffet campagnard que les légendaires services culinaires de l'armée suisse sont en train de dresser pour vous dans le sous-bois. (Soupirs de satisfaction parmi le public). Bien entendu, aucun procès-verbal ne sera tenu et, officiellement, cette rencontre n'aura jamais eu lieu. Nous nous engageons d'ores et déjà à démentir énergiquement à l'avenir toute assertion relative à l'existence de cette assemblée (1).

Le contentement fut alors à son comble.

– Pour rester absolument neutre, je ne vais surtout pas présider la discussion, et je laisse donc la parole à qui veut la prendre, pour me contenter d'assister à vos échanges, de la manière la moins partisane possible.

De fait, dès qu'il eût terminé son rôle de Monsieur Loyal, le colonel Masson rejoignit les bancs du public, sous de chaleureux applaudissements. On le vit desserrer son col, soupirer de soulagement et s'éponger le front. Il paraissait satisfait de sa prestation.

Après cet accueil tout en nuances, le problème de la langue des débats se posa crûment. Comment aider tous ces agents, venus de tant d'horizons, à communiquer clairement, sans accumuler les malentendus ni froisser les susceptibilités? Comme au temps de la Double Monarchie impériale et royale, le représentant autrichien, un *Hauptmann* échevelé, suggéra que l'on s'exprime en *Oberdeutsch*, idiome que, selon lui, chacun devait maîtriser pour peu qu'il ambitionne de persévérer dans le métier du renseignement en Europe centrale. Emmenée par le Polonais, le Tchécoslovaque, le Hongrois, le Roumain et le Yougoslave, qui firent part de leur fureur dans un *Hochdeutsch* parfait, la moitié de l'assistance vociféra, menaçant de quitter la salle aussitôt.

Le délégué du nonce apostolique, en tenue de ville mais facilement reconnaissable à son col romain, prit alors la parole pour calmer l'assemblée. Tenant pour sa part au latin, il voulut initier aussitôt dans cette langue une vaste discussion sur la valeur réelle de l'armée rouge, qui lui paraissait nulle, même s'il tenait par ailleurs le communisme pour la principale menace pesant sur la chrétienté. Quelques présents approuvèrent bruyamment, s'accordant à tenir les forces soviétiques pour négligeables, leur état-major pour une assemblée de futurs condamnés à mort et les options de Staline pour une stratégie de gribouille. Le monsignore conclut par une astuce, que pratiquement personne ne comprit: «En somme, le Kremlin, combien de divisions?» (2)

Ce fut au tour du représentant du royaume de Grèce de se manifester pour s'opposer de façon véhémente au choix du latin et revendiquer l'adoption du grec démotique pour la suite du colloque. Il invoqua la primauté historique des agents secrets que Léonidas et ses successeurs utilisèrent aussi bien aux Thermopyles qu'à Salamine pour venir à bout des Perses. Le portrait qu'il dressa du légendaire chef militaire spartiate, dit le *barbaroctone*, s'adressait de toute évidence à l'agent du MAH turc assis en face de lui et dont la moustache frissonna d'indignation.

La confusion augmentait, j'entendis quelqu'un briser une lance en faveur de l'espéranto, *la perfekta lingvo por la spionoj*. Un major du Kouomintang proposa de s'exprimer sur un tableau noir au moyen de pictogrammes que chacun pourrait interpréter dans sa propre langue. On suggéra comme dialecte commun le sabir de la *Bahnhof Zoo* à Berlin, le français des chancelleries, et même l'anglais. Allait-on voter? Fallait-il entrer en matière sur une telle procédure? L'arène s'enflamma. À l'idée de se comporter comme de vulgaires civils, de nombreux officiers protestèrent, s'indignèrent.

À la fin de ces pitreries, une solution de bon sens dompta les passions: chacun parlerait sa langue dans des commissions regroupées par affinités, et les agents les plus polyglottes circuleraient entre les groupes pour faire passer les informations et les opinions.

Arroland m'entraîna aussi sec dans un groupe comprenant Britanniques, Tchèques et Polonais. L'«ami Fritz» partait vers le groupe formé par les Allemands, les Italiens et le représentant de la Junte de Burgos, il me lança au passage un clin d'œil approbateur. J'avais beau disposer du feu vert du Ministère public de la Confédération, je me sentais comme le funambule au moment de s'élancer sur la corde raide.

(à suivre)

1) L'authenticité de ce passage ne fait aucun doute, puisqu'aucun ouvrage d'histoire suisse, même parmi ceux rédigés par les auteurs réputés les plus critiques, n'y consacre la moindre ligne. Une fois de plus, la meilleure preuve, c'est qu'il n'y en a pas. *(N. d. T.)*

2) *Sarmatarum ac Hunnorum patria, quantum legiones?* dans le texte original. *(N. d. T.)*